



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

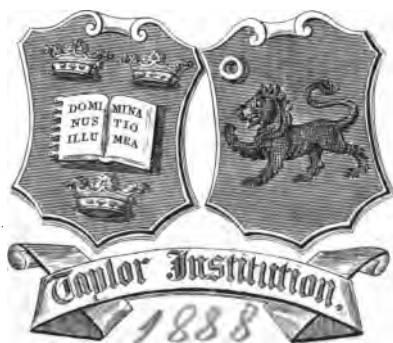
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

✓ 157 1 25











**LES**  
**ŒUVRES POÉTIQUES FRANÇOISES**  
**DE**  
**NICOLAS ELLAIN**

---

Alençon. — E. DE BROISE, imp. et lith.

---



LES ŒUVRES POÉTIQUES  
FRANÇOISES  
DE  
NICOLAS ELLAIN

PARISIEN (1561 - 1570)

PUBLIÉES PAR  
ACH. GENTY



PARIS  
LIBRAIRIE POULET-MALASSIS

97, rue Richelieu.

—  
1864

*Tous droits réservés.*

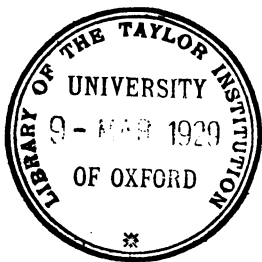
**TIRÉ A 353 EXEMPLAIRES :**

450 sur raisin.

445 sur vergé.

50 sur vélin.

40 sur chine.



## INTRODUCTION

---

### I

Le Temps a déjà usé deux littératures en France : celle des **xii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles**, et celle du **xvi<sup>e</sup> siècle**. — Il est en train d'en ronger une troisième : celle du **xvii<sup>e</sup> siècle**.

Les deux premières sont, depuis maints lustres, passées à l'état fossile. On les a traitées, on les traite chaque jour en conséquence. Elles constituent, à cette heure, une sorte de paléontologie littéraire, dont MM. Paulin Paris, Victor le Clerc, Fr. Michel, Le Roux de Lincy, Hersart de la Villemarqué, etc., etc.,

ont été les Cuvier, les d'Orbigny, les Humboldt, les Hébert et les Cordier.

Est-ce qu'il nous serait interdit d'ajouter une humble pierre à l'édifice de ces illustres ouvriers ? Oh ! elle est bien humble !... Nicolas Ellain n'est point un mastodonte. Il n'a rien de ces géants des vieilles faunes et des vieilles flores, devant qui l'on tombe en longue rêverie ou en profonde méditation.

Que sait-on d'Ellain ? Peu.

« *Nicolas Ellain, — dit La Croix du Maine, — Parisien, Poète Latin et François : Il a escrit vn discours Panegyrique, sur la reception et entrée de messire Pierre de Gondy, euesque de Paris, l'an 1570. le 9. iour de mars, imprimé à Paris par Denys du Pré, audit an 1570. — Il a dauantage escrit quelques sonnets et autres poësies, imprimées à Paris chez Vincent Sertenas, l'an 1561, auquel temps il florissoit audit lieu.* »

Ainsi, Ellain a fait des vers ! Mais..... est-ce un poète ? Non.

Non, quoiqu'il ait versifié en deux langues, disent les Annales Poétiques, — en latin et en français.

Ellain n'est qu'un pauvre hère qui, — comme tant d'autres avant, pendant et depuis, — s'est fourvoyé ès chemins de traverse de l'Hélicon. Il en a rarement

hanté la grande route. Ceci est surtout frappant pour l'Ellain de 1561, c'est-à-dire pour l'Ellain des Sonnetz. L'Ellain de 1570, c'est-à-dire l'Ellain du Discours panégyrique à l'évêque de Paris, Pierre de Gondy, — s'égare moins fréquemment. Son pas est moins indécis, sa vue moins trouble. Il trouve de bons vers... çà et là.

*A force de forger on devient forgeron :  
Ce fut vrai pour Ellain, — sinon pour Campistron.*

## II

Et pourquoi faire revenir sur l'eau un misérable qui, de par les Destinées, devait éternellement demeurer au fond ?

Pourquoi !

## III

Montaigne disait de Paris : « *Je l'ayme tendrement, iusques à ses verruës et à ses taches.* » (Liv. 3, chap. 9). — Ne peut-on pas dire la même chose et dans les mêmes termes, de la littérature fossile, mais paléontologisée, du xvi<sup>e</sup> siècle ? Quand on l'aime, l'aime-t-on à moitié ? Est-ce qu'on ne l'embrasse pas de tout

cœur, en masse et en détail ? — A proprement parler, Ellain n'est qu'une verrue littéraire du xvi<sup>e</sup> siècle. Soit ! mais verrue a-t-elle jamais gâté joli visage ? Bien au contraire. Et joli visage n'a-t-il pas embelli de tout temps, même les verrues qui l'ombragent ? Sans doute. — Première raison.

Seconde raison. Ellain présente, dans ses Sonnetz, quelques détails intéressants sur le genre de vie des hommes de lettres, au xvi<sup>e</sup> siècle. Leurs misères et leurs richesses, leurs hauts et leurs bas, leurs joies et leurs douleurs, on les devine, on les voit, on les heurte, on les sent. N'est-ce pas assez pour fixer l'attention, capter la sympathie des hommes de lettres, présents et futurs ? *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.*

Tierce raison. Ellain a beaucoup souffert en sa vie. Quoique médecin, oncques il ne put se guérir. Il convoitait la gloire, l'infortuné ! Maladie incurable. Il convoitait la gloire, et il pressentait qu'elle lui échapperait, comme elle échappe à la plupart. *Avis fugax.* — « *Les Sonnets d'Ellain*, — remarque l'impitoyable abbé Goujet, — *sont vuides de choses, et souvent de pensées et de sentimens.* » Croit-on qu'Ellain mourut, sans avoir acquis la même conviction ? Son dernier sonnet ne montre-t-il pas *ad satietatem* combien il re-

connaissait lui-même la nécessité d'une protection surhumaine pour obtenir l'immortalité rêvée ? il dit aux Muses, en ce sonnet :

*Faictes, apres ma mort, pour tout iamais reusure  
Maugré le temps rongeur et l'enuie, — mon liure,  
Mon Comte, mon Prelat, ma Pandore, et mon NOM.*

Ton nom, hélas ! chétif Ellain ! qui le connaît aujourd'hui ? Les Muses ont fait la sourde oreille. C'est leur habitude. Ton nom est oublié. De ton livre deux exemplaires ont survécu, trois au plus. — Les Muses ! A qui, diable ! t'adressais-tu là ? Les Muses sont filles cruelles. On ne les supplie pas, mon ami ; on les viole...

Mais ce qu'elles n'ont pas fait, nous le ferons. A travers deux siècles tantôt révolus, nous répondrons à cet appel désespéré. Assez d'autres s'occupent des grands ; que quelques-uns du moins prennent en pitié les petits ! *Sinite parvulos venire ad me...* — Ton nom vivra, Ellain, — ce que peut vivre un nom... *tiré à TROIS CENT CINQUANTE-CINQ exemplaires !* Mais : *A bad bush is better than the open field* : mauvais buisson est un abri, belle plaine ne l'est pas.

*Cannes (Alpes-Maritimes), juillet 1900.*

**NOTA.** Le texte original a été reproduit le plus servilement *possible*, souvent même dans ses plus stupéfiantes incorrections. La Typographie du **xix<sup>e</sup>** siècle n'est point, ici, répréhensible; la vraie, la seule coupable, est celle du **xvi<sup>e</sup>**. — On voudra bien adresser, si l'on en a, des reproches à qui de droit, c'est-à-dire au typographe, trop sans gêne parfois, du libraire Vincent Ser-tenas,... aux lieu et domicile ci-devant indiqués.



**I**  
**LES SONNETZ**  
**DE**  
**NICOLAS ELLAIN**  
**PARISIEN**

---

**A PARIS**

**Pour Vincent SERTENAS, libraire, demeurant en la rue Neuue Nostre  
Dame à l'image saint Iean l'euangeliste, et en sa boutique au  
Palais en la galerie par où on va à la Chancellerie.**

**MDLXI.**

EPISTRE  
DE  
GREGOIRE GOVRDRY

VERMANDOIS

A REVEREND PERE EN DIEV MESS. EVSTACHE DV BELLAY

*Euesque de Paris.*

---

**B**IEN que Mœcene fust homme cheualeureux,  
Prosper en tous combatz, tousiours victorieux,  
Bien qu'il fust roide et fort à branler vne pique,  
Magnanime à choquer vne presse bellicque,

Puis s'estant escarté de l'affaire guerrier,  
Fust à donner conseil, à bien dire premier :  
Si est-ce, mon PRELAT, qu'au milieu de la lame  
Chaumeroit en silence vne si gentille ame,  
Le beau teinct de son loz flestiroit, si les vers  
N'espanchoyent son renom parmy cest vniuers :  
Tout seroit amorty, et si sa renommée  
Seroit avec les os en la fosse inhumée,  
Si les nombres mielleux ne l'auoient guaranty,  
Si du loyer de mort ne l'auoient affranchy :  
Pource c'est don de Dieu que ceste chose sainte  
Qui ne se voit iamais parfaitement empreinte,

Sinon en ceux que Dieu a voulu œillader  
Et en naissant aura bien voulu regarder :  
Car certes c'est par eux que de course elancée  
On volle d'un droict fil en la plaine estoillée,  
C'est en ce beau grauiier, en ce spacieux lieu,  
Où en mille fredons la louange de Dieu  
Se deuroit annoncer : brief les vers sont vn liure,  
Qui fait apres la mort icy bas l'homme viure,  
Qui fait qu'en nostre nom n'y a ne fin, ne bout,  
Et garde que la mort icy ne mange tout.  
Car à qui descouuerte, à qui claire et congneüe  
En ce monde seroit la puissante massüe  
Du filz d'Amphitriou, et à qui la vertu  
Dont cest heros estoit si richement vestu,  
A qui ces choses là ouuertes seroyent elles,  
Si les nombres n'auoyent icy presté leurs aëles,  
Et si le miel d'un vers Attiquement sucré  
N'auoyt ce beau renom pour iamais consacré ?  
Mais à qui des viuants pourroit estre notoire  
De l'enfant Pelean la triumpante gloire ?  
A qui ses vistes pieds, son homicide braz  
Pourroit estre cogneu, si quelqu'un icy bas  
N'eust point corné tout hault ses fameuses louenges,  
N'eust publié son nom aux nations estranges ?  
Or dy moy quel profit, PÆLAT, d'auoir laissé  
Ce que ses yeux auoyent si long temps caressé ?  
Laisse son cueur, son tout, sa moitié, son amy,

Les yeux estincelans de sa Deïdamie ;  
Ou quel auancement pour auoir retrainé  
Le plus fort des Troyens qui luy estoyt donné  
En proye et en butin, de luy oster la vie,  
Pour mieux venger la mort du filz de Menetye?  
Si apres ses labeurs, apres mille trauaulx,  
La fatigue de guerre, apres dix mille maulx,  
Ne se fust mise en rang quelque plume dorée  
Qui eust ceste vertu hereusement sonnée?  
Pauvre qu'eust il gaigné, si le docte cerueau  
Tout mourant ne l'eust pas retiré du tombeau?  
Ses faictz fussent periz, sa cendre fust muette;  
*On n'eust parlé de luy nomplus que d'une beste.*

- O donc adolescent mille fois fortuné!  
O combien de faueur des cieulx te fust donné!  
Lors-que pour rafraichir la Troyenne misère,  
Pour entonner tes faictz tu rencontras Homère!  
Car si ce poëte saint n'eust esté, qui ton nom  
Eust icy esmaillé d'un eternal renom,  
Si le sien doulx sonner, si sa voix temperée  
En cent mille fredons ta vertu n'eust louée?  
C'estoit fait que de toy ; en vn mesme repos  
Eussent esté posez et ton nom et tes os.
- Or si le ciel a faict à Mecene grand grace,  
Luy ayant eslargi vn Virgile, vn Horace ;  
Si Achille est heureux d'auoir eu le pinceau  
D'Homere, qui le paint comme dans vn tableau,

Qui le tire si bien, de si gentille adresse  
Qu'on y voit sa grandeur, qu'on y list sa haultesse,  
A bons tiltres aussi, P<sup>RE</sup>LAT, à qui les cieux  
Font de si rares dons, ie te veulx dire heureux :  
Heureux donc ie te dy, non pour l'ample largesse  
*De ces biens violetans qu'on appelle richesse,*  
Non de ce que chez toy le iaunissant ruisseau  
De Pactole te faict service de son eau :  
Ta grand felicité, ton heur ne se compasse  
En chose estant de soy si caduque et si basse,  
Mais en ce que remply d'un sçauoir excellent  
Les neuf Muses te font à ce iourd'huy present  
D'un qui d'un braue ton chantera la sagesse  
Que ieune t'es acquis en la crespue ieunesse ;  
Qui s'estant emparé d'un si riche subiect,  
Entré dans ce beau champ ne laissera secret  
Rien de ce qui te faict à tous si agreable,  
Te rend du pere en filz à iamais memorable,  
C'est, P<sup>RE</sup>LAT, ton Ellain, qui d'un homme mortel  
Te fera sans faillir à iamais immortel,  
C'est, disie, ton Ellain, que pour ta seule gloire,  
Pour haulser ton renom, les filles de Memoire  
Ont faict naistre icy bas, qui te l'ont allaité,  
En leur giron pour toy l'ont doucement porté.  
C'est luy qui tallonnant de ses ayeulx la trace  
Se courbe humilié deuant ta sainte face,  
Se voüe tout à toy, et tout ce que iamais

Son poulce sur le lut touchera desormais.  
Veu donc qu'il est tout prest à te faire seruice,  
Veu que de son esprit il te faict sacrifice,  
Veu que Phœbus le blond, attendu que les seurs  
Luy font heureuse part de leurs saintes faueurs,  
Reçois le, grand PÆLAT, gardant qu'à sa science  
Ce grand monstre hideux, qu'on appelle souffrance  
Ne puisse faire tort : *face ta volonté*  
*Qu'il congnoisse bien tost ta liberalité.*

Je ne sçais, ce disoit Symonide, que porte  
La science avec soy, mais tousiours à la porte  
Du riche, *i'aperçois le sage, qui la main*  
*Tend, afin que du riche il emporte le pain.*  
Si tu desire donc que Virgil' il deuienne,  
Sois luy, sois luy, PÆLAT, maintenant vn Mœcene,  
Et veu que sans secours ne te peult rendre entier  
Ce que pour ta loüenge a pendu au mestier,  
Baille luy ta faueur ; car encor que son ame  
Gaye souspire icy vne amoureuse flamme,  
Bien qu'il parle souuent d'vn desplaisir ioyeux,  
Qui frissonne en son cœur, et le tient langoureux,  
Et qu'il ne t'offre pas quelque braue Illiade,  
Ou l'œuvre plus exquis d'vne Israëlïade,  
Aussi n'est-ce pas tout, ains c'est vn Auant-ieu  
De plus haulte chanson, que d'vn solemnel vœu  
Le voüe ton renom, que sur la douce lyre  
Il veult pour te loüer d'oresnauant escripre.

Ainsi le Poëte saint, qui aueugle a faict veoir  
Ce que l'œil bien-voyant n'eust pas sceu concepuoir,  
Le parle de celui, dont l'heureuse science  
Rend tellement douteux le lieu de sa naissance,  
Qu'encore Mytilene et Rhode et Colophon  
Briguent à qui aura ce braue nourrisson,  
Luy donc au premier coup hazardé ne se iecte  
A dire vn tourbillon, à dire la tempeste,  
Dont soudain le vaisseau ça et là est porté,  
Soudain de mille maux Vlyse est tourmenté ;  
Mais auant qu'essayer chose si excellente,  
Et que sur l'echauffault, pour sonner se presente,  
Il ballance sa force, et auant qu'attenter  
Chose, qui peult de soy vn chascun contenter,  
Se prepare de loing, chantant de la grenouille  
Qui dedans vn marest tout' poureuse se touille ;  
Puis l'ayant r'animé par ses nobles escriptz  
Vous la faict guerroyer avecques la souriz.  
Si donc il a esté permis à ce poëte,  
Auant que d'entonner le clairon, la trompette,  
Choisir vn bas subiect, où tout petitement  
Il apprit à traicter vn plus hault argument :  
Si mesmes ton cousin, l'ornement de ta race,  
Ton cousin du BELLAY, de qui la sainte face  
Tant chérie a esté de Phœbus Apollon  
Qu'il estoit son amour, qu'il estoit son mignon,  
Si ce docte cerueau, si ce grand personnage,

Ce Petrarque François, flambeau de ton lignage  
Auant que de toucher les gestes de noz Rois,  
Voulut bien essayer les accords de sa voix,  
Quand luy ieune et dispos bruslé de flamme viue  
Eternisa si bien le nom de son Oliue ;  
Si, dis-ie, s'esgayant en l'amoureux tourment  
Ce poëte aux amours print son commencement :  
Permetz aussi, PRELAT, permetz et congé donne,  
Congé à ton Ellain, qu'à cest' heure il talonne  
La trace de ses piedz, afin qu'à ce iourd'huy  
Il, en bien l'ensuyuant, vienne semblable à luy :  
Car alors qu'il aura suyuant ce nauigage  
De dix mille fredons diapré son langage,  
Quand l'aura embelly, quand en ce beau grauier  
S'exerçant deuenü sera grand cheualier,  
Ce sera lors, PRELAT, que d'un vers heroïque  
Fera voler ton nom iusqu'au pol Antartique :  
Lors, dis-ie, s'estant faict plus grand, plus entendu,  
Quand ses ælles aura plus grandes estendu :  
Tout ioyeux entrera au temple de Memoire,  
Où si bien de par luy sera dicte ta gloire  
Que pour tes grans vertuz seras aimé de tous ;  
Chascun te flechira les homagers genoux.

FIN

G. GOVRDRY.



# LE PREMIER LIVRE

DES SONNETZ DE NICOLAS

ELLAIN, PARISIEN, A REVEREND

*Pere en Dieu, Messire EVSTACHE*

DV BELLAY, *Euesque*

*de Paris.*

---



Oresnauant ie veulx d'une fureur  
Qui saintement eschauffera mon ame  
Deduire icy vne amoureuse flamme,  
Qui me detient en si plaisant' erreur ;  
Ie veulx icy deduire mon ardeur,  
Ie veulx icy dire comment Madame  
Si dextrement me renglace et renflamme,  
Qu'elle se fait maistresse de mon cueur.  
Ie veulx aussi à la tourbe scauante  
Chanter vn vers, par lequel ie me vante  
Te pouuoir rendre à iamais immortel.  
Ce temps pendant ie te garde en mon coffre  
Plus grand présent, lequel maintenant t'offre  
Appendre vn iour, PRELAT, à ton autel.

Laçois qu'Homere ait la premiere place  
Entre les Grecz, le Lyricque Thebain,  
Sophocle aussi le Tragicque escriuain  
N'ont toutesfois perdu toute leur grace.  
Combien aussi que la France n'embrasse  
Que son Ronsard, son Bellay Angeuin,  
Que son Belleau, son Baïf, son Greuin,  
Desquelz le moindre vn Homere surpasse.  
Ceux là pourtant qui n'ont si bon esprit,  
Et qui n'ont pas si doctement escript,  
S'asseurent bien d'vne immortelle gloire.  
L'espere aussi que mes vers vangeront  
Mon nom de mort, et qu'ilz l'engraueront  
Tout au plus creus du temple de Memoire.

Ia n'est besoing, que te voulant chanter,  
Pour te bastir vn' eternelle gloire  
I'ourdisse icy quelque nouuelle histoire,  
Que ie pourrois de tes ayeux compter.  
Ia n'est besoing, que ie vienne attenter  
Ou les vertus, ou bien quelque victoire,  
Ou d'vn combat la fameuse memoire  
De tes parentz, que ie pourrois vanter.  
Laissant à part, Mon Prelat, ta noblesse,  
Ie deduirois ce qu'à toy seul s'adresse,  
A quoy ton los seulement me semond :  
Mais ie scay bien, que tell' est l'affluence

De tes vertus, que la seul' abondance  
Incontinent me rendroit infecond.

Chanter, Prelat, nagueres ie voulois  
De tes vertus, mais mon lut ne s'accorde  
Qu'à pinçotter vne mignarde corde,  
Qui chant' Amour, ses trais, et son carquois.

Certes c'estoit, que les nombreuses lois  
De mes chansons, et leur trop basse mode  
Accommodoient trop pauurement mon Ode  
Au grand subiect, lequel i'entreprendois.

Parquoy sera inutile ma peine  
Si desormais tu n'enrichis ma veine  
Pour te chanter vn peu plus hautement.

Or d'une main qui ne fust iamais chiche  
Fais moy, Prelat, bien tost deuenir riche,  
Lors i'escripray de toy plus richement.

Qui voudra veoir tout ce que peult Nature,  
Qui voudra veoir ce que peuuent les Cieux,  
Qui voudra veoir ce que peuuent les Dieux,  
Qui voudra veoir plus qu'humaine figure,  
Vienne sans plus contempler la parure,  
Qui est posée en la grace et aux yeux  
De cell' qui m'est vn Soleil gracieux,  
Voire vn Soleil en pleine nuit obscure.  
Qui voudra veoir en vn heureux obiect

Le mieux que veoir on puisse en vn subiect,  
Il le verra en elle, ce me semble.  
La vienne veoir quiconques voudra veoir  
En vn subiect mortel tout le pouuoir  
Des dieux, des Cieux, et de Nature ensemble.

Le ciel voulant nous monstrar son sçauoir,  
Posa cy bas en ma fière maistresse  
Tout le plus beau de sa belle richesse,  
Et l'excellent de son plus grand pouuoir.  
Et la voulant si belle faire veoir  
Auec l'esprit, et auec la sagesse,  
Il luy donna vne telle ieunesse,  
Qu'elle pouuoit le ciel mesme esmouuoir.  
Cent et cent fois elle estoit bien-heureuse,  
S'elle n'estoit tellement rigoureuse,  
Et si le ciel auecques sa beauté  
(Qui estoit plein le iour de sa naissance  
En ceste part de mauuaise influence)  
N'y eust point mis si grande cruauté.

Quand Iupiter assembla tous les dieux  
Pour brauement façonner ma Pandore,  
Il commanda que chascun d'eux encore  
En ceste cy prodiguast tout son mieux :  
Lors Apollon luy façonne les yeux  
De ses beaux raiz, et puis apres l'Aurore

Heureusement de ses doigts la decore  
Or de son teinct, et or de ses cheueux ;  
Amour son arc, Iupiter noble race,  
Venus son rîs, les Charites leur grace,  
Pithon sa voix, Diane sa beauté,  
Clion sa gloire, et Ceres sa richesse,  
Thetis ses pieds, Minerue sa sagesse ;  
Mars luy donna sa fiere cruauté.

Dame en beautez plus que l'autre Pandore,  
Qui auez tous les presens des haultz cieux,  
Que i'aime plus que ie ne fais mes yeux,  
Dame de qui la grand beauté i'honore,  
Que Iupiter heureusement decore  
De ses faueurs, à laquelle les dieux  
Prodiguement ont donné tout leur mieux,  
Il est besoing que voz grandeurs i'adore :  
Car voz beautez et voz rares vertus  
Me font penser ie ne scay quoy de plus  
Qu'on ne croyroit d'humaine creature :  
Car vous formant les Dieux ont leur pouuoir  
En vous posé, et leur plus grand sçauoir  
Pour vous faire vn chef-d'œuvre de Nature.

Venus vn iour enuiense sur vous  
Pour la beauté et la parfaicte grace  
Qui reluisoit en vostre sainte face,

Conceut en soy ie ne say quel courroux :  
Elle voulut par vn despit ialoux  
Decolorer ceste belle outrepasse  
Qui les beautez de toutes autres passe,  
Et nous priuer de ce regard si doux.  
Mais Iupiter n'ayant pour agreable  
Que sa Venus peust rendre à soy domtable  
Ce qu'il auoit à sa louenge faict,  
Vous a rendue en beautez consummée :  
Aussi, Madame, il vous auoit formée  
Premierement sur son moule parfait.

Voyant en vous telle perfection  
Mon ame s'est à vous seule asseruie,  
Et hors de soy si follement rauie,  
Qu'ell' veut finir par mort sa passion.  
Car si n'avez, Madame, affection  
De me donner vn peu de l'Ambrosie  
Qui me peult bien entretenir en vie,  
Plus mal-heureux ie seray qu'Ixion.  
Car mon labour non seulement egalle  
Ceux d'Ixion, de Sisiphe, ou Tantale  
Pour le plaisir de vos yeulx rigoureux :  
Mais qui plus est en ceste terre basse  
Des-maintenant en peines ie surpasse  
Ceux qui là bas sont les plus mal-heureux.

Heureux fust l'an, heureuse la iournée  
Que le ciel mist en vous tant de beautez,  
Dont mesmement Venus vous surmontez :  
Il vous auoit à ce bien destinée.  
Combien fussiez plus heureusement née,  
S'à tant de biens qui vous sont presentez,  
Le ciel n'eust ioinct ses fières cruautez  
Et ne vous eust de rigueur tant armée.  
Que Grece plus par une gloire vaine  
Doresnauant ne chante son Heleine,  
Ou s'elle peult quelqu'une mieux chanter ;  
Doresnauant que Rome ne se vante  
De sa Marphise, ou de sa Bradamante,  
Car nous pouuons contre elles vous vanter.

Ronsard à qui la France doit hommage,  
Vn vif renom, et immortel honneur,  
Lis, s'il te plaist, ceste plaisante erreur,  
Qui me detient si long temps en seruage.  
Combien Ronsard, que ceste douce rage,  
Qui en mon ame excite cest'ardeur,  
Ne soit plus rien au près de la fureur,  
Qui viuement eschauffe ton courage :  
Ne laisse pas de lire mes Sonnetz,  
Qu'au pres des tiens tu trouueras mal faictz :  
Mais tu sçais bien, qu'anciennement la lyre  
A bien esté esprouuée des vieux,

Des autres pis, et de quelques vns mieux,  
Chascun pourtant s'efforçant de bien dire.

Si le Ciel est des seulz bons herité  
Et si, Haton, comme il est vray, on pense  
Que cil qui n'a iamais commis offense,  
Pour son loyer le Ciel a merité :  
Certes ie crois, ie crois en verité,  
Que mon Moreau l'ha ia pour recompense  
De sa sincere et bonne conscience,  
De ses vertus, de son integrité;  
Mais puis qu'il fut l'appuy de mon estude,  
Ie serois bien marqué d'ingratitude,  
Si ie laissois son los soubz le tumbeau.  
Pour m'acquitter de cela ie t'asseure  
De vous bastir une memoire seure  
A ton renom, et cil de mon Moreau.

Ores il fault contenter les oreilles  
De mon Morel, et faire mon debuoir  
Enuers celui, qui par son grand sçauoir  
S'est fait amy des Muses immortelles.  
Les Dieux, Morel, ont montré leurs merueilles  
En ton endroict, car ilz ont leur auoir  
Tout employé, et leur plus grand pouuoir,  
Pour t'honorer de graces nompareilles.  
Car non contens de ces biens de dehors



Ilz t'ont donné vne ame pour ce corps  
De grandz vertus heureusement douée,  
Ils t'ont donné ( car les destins amis  
Te l'auoient ia de longue main promis)  
Femme pudicque, et heureuse lignée.

Dignes enfantz d'un si vertueux Pere,  
O Pere aussi digne de telz enfantz  
En tout honneur et vertu triumphans,  
Dignes aussi, dignes de telle Mere,  
Ie veulx d'un vers qui ne crainct la mort fier  
A nos nepueux tesmoigner d'ans en ans  
L'heur par lequel vous allez estoufans  
De vos ayeulx la gloire la plus claire.  
Tu es Morel ce grand nepueu d'Atlas,  
Ta Deloïne est vne autre Pallas :  
De vos enfantz, mon Morel, chasque fille  
Soit en beauté, sagesse, ou chasteté  
Auec le nom retient la deïté  
De ses Diane et Lucrece et Camille.

Laisse parler, Perrette, ce Cagot,  
Ce petit fat, ce malheureux Pedante,  
Lequel n'a rien qu'une langue mordante,  
Et ne scauroit dire à droict un bon mot.  
S'il ne se taist, ie luy feray bien tost  
( Il cognoistra si en vain ie me vante )

Sçauoir combien ma plume est plus nuisante  
Que le deuis ou le babil d'un sot.  
Laisse parler ce petit maistre Pierre,  
L'ay bien de quoy luy pouuoir faire guerre,  
Le veulx vn peu l'acoustrer de tout point.  
Non feray, car il ne merite viure  
Par mes sonnetz, par ce moyen mon liure  
De ses meffaictz souillé ne sera point.

Si ie pouuois, Cocault, aussi bien dire  
Que fait Ronsard, ou nostre du Bellay,  
Desquelz le nom ne sera violé  
Par Iupiter, par son feu, ny son ire;  
Je chanterois maintenant sur ma lyre  
Pour tes vertuz vn vers emmiellé,  
Qui tellement rendroit ton nom aëllé  
Qu'il volleroit de l'un à l'autre empire.  
Voila, Cocault, ce que ie chanterois,  
Non les combatz, ny le camp de noz Rois,  
Ny leurs bonheurs, encor moins leurs desastres,  
Mais bien comment tu suis pour la vertu  
Ce seul chemin que ceux là ont battu,  
Qui, comme toy, sont fauoris des astres.

Que malheureux, Vtenhoue, ie suis  
D'estre soubz mis a la misericorde  
D'une fierté, qui à rien ne s'accorde

Qu'à me donner continuel<sup>z</sup> ennui.  
L'ay bien tasché, et retasché depuis  
De m'eschaper de sa facheuse corde,  
Qui faict qu'à moy moymesme ie discorde,  
Qui cherche ioye, et trouuer ne la puis.  
Dis moy comment ie me pourray deffaire  
De ses liens, ou ce que ie doibz faire  
Pour me vanger de telle cruauté :  
Dis le moy donc, dis moy ( pour la pareille )  
Ce qu'il t'en semble, Vtenhoue, et conseille  
Ton pauvre Ellain en sa calamité.

Quand le Soleil nous oste sa clarté  
S'obscurcissant de quelque noire nùe  
Se tost qu'on voit la pluye estre venüe,  
Chascun en soy se trouue contristé.  
Moy donc, Madame, estant loing absenté  
Des clairs raions de ta celeste veüe  
Pensant pour moy ta grace estre perdue  
Me voyant loing de ta diuinité :  
T'esbahis tu, si la melancolie  
A de si pres vne ioye suiuiie,  
Et si en moy ie porte si grand dueil?  
Or ceste nùe, et de pluye l'orage,  
Ce sont mes pleurs, et de moy ton visage  
S'est esloigné qui est mon seul soleil.

Approche toy que ie sente la flamme  
De ton Soleil, qui m'est plus gracieux,  
Que n'est celui lequel flamboye aux cieux,  
Approche toy pour eschauffer mon ame.  
Approche toy, car ton Soleil, Madame,  
Peut dessecher l'orage pluueux,  
Qu'abondamment ont prodigué mes yeux,  
Veu que les cœurs des plus froidz il enflamme :  
Mais qu'ay ie dict, ta vetie seulement,  
Et ton regard me donnent tel tourment,  
Que ie voudrois bien m'en pouuoir desdire.  
Recule donc, et n'approche de moy ;  
Recule, hélas ! non fais ; approche toy,  
Et que plustost ie meure en ce martyre.

Me souuenant de celle apresdinée,  
Que me baillas l'anneau ayant vn traict,  
Qui si auant m'engraua le pourtraict  
De tes beaultez, ie maudis la iournée,  
Ie maudis l'an et l'heure infortunée,  
Qu'ainsi ie fus, par trop estre indiscret,  
Sans y penser à moy mesme souztraict,  
Et qu'hors de soy fut mon ame esgarée.  
L'anneau cent fois ie baise en ta faueur,  
Mais cela n'est qu'acroistre mon ardeur,  
Et me gener d'une peine eternelle.  
Or dans mon lict tenir ie te voudrois

Pour ton anneau, mieux ie te baiserois,  
Et ferois bien quelque chose plus belle.

Ce franc baiser, ce baiser gracieux,  
Ce franc baiser, ce baiser amiable,  
Qu'hyer au soir me donnas liberale  
M'est bien plus doulx que le Nectar aux dieux :  
Mais d'autant plus qu'il m'est deliceux,  
Il m'est aussi d'autant plus dommageable,  
Car receuant ce baiser sauorable,  
Ie receus, las, vn desplaisir ioyeux.  
Tu me dardas vne flèche cuisante  
( Dont tu cognois qu'ancores ie lamente )  
Qui me naura le cœur trop viuement.  
Or donne moy, donne moy, ma Pandore,  
Mille baisers, et mille et mille encore ;  
Il me plaist bien mourir en ce tourment.

Tu as le beau, et l'excellent des dieux,  
Et en leur beau eux mesmes tu surpasse,  
Le grand Iupin en noblesse de race,  
Et Apollon en chant melodieux ;  
L'Aube en beauté de teinct et de cheueulx  
Plus voluntiers te quitte aussi sa place ;  
Aussi font bien les Charites en grace,  
Tu passe ainsi les autres en leur mieulx :  
Par dessus tous, quatre Dieux tu surmonte;

Et de leurs biens mesmes tu leur faictz honte.  
Car aisement Diane en chasteté,  
Et en beauté tu passe la Déesse  
Mere d'Amour, et Pallas en sagesse,  
Et le fier Mars en fiere cruaulté.

L'amitié libre, et l'amitié contraincte,  
Le doux plaisir, le mescontentement,  
Le desplaisir, le doux contentement,  
Le ris non feinct, et la douleur non feincte,  
Le ris, le pleur, la ioye, la complaincte,  
Le bien, le mal, le repos, le tourment,  
Le grief souspir, le doux allegement,  
L'heur, le malheur, la seureté, la crainte,  
Le bel accueil, le refus, la douceur,  
La cruaulté, l'amour, et la rigueur,  
L'amitié sainte, et la haine cruelle,  
Le cœur couïard, le courage hautain,  
L'esperoir douteux, le desespoir certain,  
Me font, Cointret, guerre continuelle.

Qui voudra veoir une douce faconde  
En nostre langue exprimée des Grecz,  
Qui voudra bien entendre les secretz  
De Cupidon le plus puissant du monde,  
Qui voudra veoir vne douleur seconde  
Exprimant mieux les poëmes sacrez

Des vieux Gregeois Attiquement sucez  
D'une eloquence à nulle autre seconde,  
Laisant à part les autres translateurs,  
Viendra, BELLEAY, pour chercher tes labours,  
Lesquelz ont faict Anacreon renaistre,  
Sinon quelque'un de mal sain iugement,  
Lequel ayant ches soy de bon fourment  
Vouldroit chercher du gland pour se repaistre.

Mon Charpentier, tu nous ravis si bien  
Par ton parler, et par ton doulx langage,  
Quand tu nous vas denouant maint passage  
Or d'Aristote, et or de Galien,  
Que quant à moy i'estime plus ce bien,  
( Lequel apres vn si long nauigage  
Nous rend au port, appaisant cest'orage,  
Qu'auoient esmeuz quelques vns pour vn rien )  
Que ie ne fais la plus doulce Ambrosie,  
Qui la dessus les haultz dieux ressasie,  
Tant ton sçauoir a ce m'a incité.  
Ie crois aussi, que ta doulce merueille  
Attire à toy, Charpentier, par l'oreille  
Tout le meilleur de l'vniuersité.

Ie ne vois point qu'on peust, Barrier, choisir  
Quelqv'un, qui fust plus que toy prest à rire,  
Qui fust plus prest à gaudir, et à dire

Quelque bon mot, quand on est de loysir,  
Qui toutefois ayt le moins de desir  
De mal parler de personne, ou mesdire ;  
On ne scauroit aussi aucun eslire,  
Qui plus que toy ayme à faire plaisir  
A ses amis ; oultre plus vne chose  
De toy encor sur tout asseurer i'ose,  
Qu'estant ainsi bon compaignon, Barrier,  
Suis la vertu, abandonnant le vice,  
Toute rancœur, toute fraude, et malice,  
Et que tu as le cœur net, et entier.

Voicy, Greuin, l'ardente Canicule,  
Qui maintenant nous rameine le chault,  
Desia Phebus nous darde de la hault  
Vne chaleur qui nous cuist et nous brusle :  
Mais Cupidon plus fort qu'vn autre Hercule,  
Ce Dieu d'amours si brauement m'assault,  
Que de chaleur, ny de froid ne me chault ;  
Mais dedans moy sa seule ardeur pullule.  
A gouuerner cependant tu te plais  
Ta belle Olimpe, ou bien tu te repais  
A contempler des herbes la nature.  
Or viens, Greuin, viens à mon saint Marceau  
Avec Ronsard, Vtenhoue, et Belleau,  
Pour nous venger d'vne saison si dure.



Là, les Matins, nous aurons le murmure  
Du doux Zephir, qui durant le sejour  
Nous vengera de la chaleur du iour,  
Qui nous seroit à supporter trop dure.  
Puis nous irons, Greuin, paradaventure  
A Ientilly, pour disner alentour  
De la fontaine; et estant de retour  
Nous soupperons dessoubz quelque verdure;  
Par dessus tout nous aurons du vin frais  
Pour endormir et alleguer le fais  
Du grief ennuy qui si fort nous martire.  
Tu pourras là, si tu veulx, aysement  
Arboriser, et là commodement  
Ronsard pourra charpenter son nauire.

Onc ne sera, n'est, aussi n'a esté,  
Dame, en laquelle y ayt telle abondance  
De deitez, et qui dés sa naissance  
Ayt, comme toy, tous les Dieux surmonté.  
Par dessus tous DIANE en chasteté  
Tu as vaincu, Venus en excellence  
De beau corsage, et Pallas en prudence,  
Et le fier Mars en fiere cruauté.  
Helas! les dieux t'ont faict estre si fiere,  
Si belle aussi, si sage, et si entiere  
Pour me traicter ainsi cruellement.  
S'ilz t'eussent faict, Madame, vn peu moins belle,

Moins sage aussi, moins chaste, et moins cruelle,  
Peut-estre, hélas ! serois-je ton amant ?

Puis que tu veux, Pandore, que je meure  
Frappé au cœur d'un traict qui est mortel,  
Je veux mourir, si mon destin est tel,  
Je ne scauroys perir de mort meilleure.

Il me souvient toutesfois à cest'heure,  
Que je ne puis ton renom immortel  
Selon mon vœu sacrer à ton autel,  
Si tu ne fais qu'en vie je demeure.

Or si tu veux viure par l'vniuers,  
Je te voüeray le faire par mes vers,  
En me prestant ceste vie mortelle.

Preste la moy doncques, et desormais  
Je promectray, et dès présent promectz  
Pour l'ususfruict t'en rendre vne immortelle.

Tu ne dois point, ma PANDORE, estre ingrate  
Enuers celuy, lequel te vult donner  
Vn vif renom, et tout abandonner  
Ce qu'il aura, tant que l'ame luy batte.

Tu ne dois point, quoy que rigueur te flatte,  
Si fierement mon cœur emprisonner,  
Ton doux regard aussi semble ordonner  
Quelque repos, mais ta rigueur me gaste.  
Echange donc en douceur cruauté

Eschange aussi en liberalité  
La chicheté de tes faueurs auares,  
Change en douceur ta rigueur, si tu veulx  
Que par mes vers entendent noz nepueux  
Le grand bon-heur de tes beautez si rares.

Pensant au iour que l'eternel sommeil  
Silla si fort d'vn dormir la paulpiere  
De DV BELLAY, que iamais la lumiere  
Il ne verra de nostre beau soleil,  
Incontinent me vient la larme à l'œil,  
Et maudissant ceste mort si meurdriere,  
Qui ne pardonne à nul, tant elle est fiere,  
Mon esprit est tout affligé de dueil.  
Et quoy, Cocault, sa seule renommée  
Faict que sa vie estoit mesmes aymée  
Voyre de ceulx, qui ne l'ont veu iamais.  
Mais d'vn seul point mon dueil ie reconforte,  
Qu'auant mourir, de la mort tant soit forte,  
Il s'est encor vengé pour desormais.

Muses, plorez, plorez la mort soudaine  
De Dubellay, plorez incessamment  
Vostre Apollon, qui trop cruellement  
Nous est rauy par la mort incertaine.  
Il estoit bien, hélas, il estoit digne  
De viure un peu cy bas plus longuement,

( Las ) deuois-tu ainsi soudainement  
Nous le raur, o fiere Proserpine?  
Et puis aussi qu'on ne te peult frauder  
De ce tien droict, tu luy debuois prester  
Sa vie encor pour quelque peu d'années :  
Car aussi bien, suyuant l'humaine loy,  
Vn peu apres il fust venu chez toy,  
Selon le droict des fieres destinées.

Or viens vn peu, ie te prie, Lucine,  
Dame Iunon, viens vn peu soulager  
Ceste douleur, qui ne fait qu'engreger  
De ceste pauvre acouchante la peine.  
Viens soulager sa douleur inhumaine,  
Viens, viens, Iunon, ses tranchés alleges ;  
Viens la liurer, Lucine, de danger,  
Et adoulcir le tourment qui la mine.  
Fais que le temps soit vn peu moderé,  
Que le ciel soit vn peu plus temperé,  
Et la saison vn peu moins eschauffée.  
Fais au surplus, fais que, pour l'aduenir,  
A cest enfant qui d'elle doit venir,  
Quelque bon-heur ourdisse quelque Fée (4).

(4) Ce sonnet singulier me rappelle un fait assez bizarre. Un jour, j'assistais à un accouchement des plus laborieux. Le mari de la dame, — homme trop lettré, — ne pouvait s'empêcher, quand *éclataient* les douleurs, d'invoquer LUCINE. La position était vraiment critique pour moi : torturé par l'incertitude

Que l'heure soit à iamais fortunée,  
Qui te rendist au monde florissant  
Que les trois sœurs Parques à toy naissant  
Puissent filler heureuse destinée.  
Heureuse soit encores la iournée  
Qui t'a rendu à nous apparoissant,  
Tous tes parens de ioye remplissant :  
Heureux en soit le iour, l'heure et l'année.  
Or, mon nepueu, pendant que tu viuras,  
Ainsi que d'aage en aage tu croistras,  
En biens aussi puisses-tu apparoistre.  
Si bien aussi puisses toy temperer,  
Qu'en tout honneur tu puisses prosperer,  
Et en vertu non moins qu'en aage croistre.

Puis que ie suis à mourir destiné  
Pour ta beauté si fierement cruelle,  
Il me plaist bien perir de mort si belle,  
Puis que les dieux ce bon heur m'ont donné.  
Puis que le ciel ainsi l'a ordonné,  
L'aime bien mieux mourir d'une mort telle,

du résultat, et mourant d'envie de rire, je ne savais pas où j'en étais. — Un accouchement n'est pas chose comique, et je m'explique peu la présence de cet élément dans les comédies de Térence. Ce n'est pas du raffiné.

Ellain connaissait la médecine; F. d'Amboise le constate dans un sonnet (voy. à la fin de ce volume). Mais exerça-t-il jamais? Je ne saurais le dire. — J'aurais peu de confiance en un médecin qui ferait des vers... dans certains moments. En obstétrique, pas de poésie, — surtout en obstétrique pratique.

Qu'ainsi tousiours d'une peine éternelle  
Le iour cent fois mourant estre geiné.  
Au moins ma mort portera tesmoignage  
A nos nepueux de mon loyal courage,  
De ma constance, et de ma fermeté.  
Mais tout ainsi comme de ma constance,  
Ell' donnera aussi ferme assurance  
De ton fier cueur, et de ta cruauté.

Malheureux l'an, et l'heure infortunée,  
Qui me fist naistre au monde malheureux,  
Et d'un plaisant malheur me fist heureux,  
Par une amour en moy trop obstinée.  
Mois malheureux, malheureuse iournée,  
Astre cruel, qui me fist langoureux,  
Et me faisant de toy si amoureux,  
M'assubietist à telle destinée.  
Que dis-ie, hélas? ô astre fortuné,  
O Astre humain, lequel m'a destiné  
Estre amoureux de beauté si cruelle.  
Encor' heureux, heureux encor sera  
L'astre lequel ma mort ordonnera,  
Mais que ce soit pour cruauté si belle.

Je vois un sot, qui gouverne Pandore,  
Et l'entretient aussi paisiblement,  
Que ie ferois, et me donne un tourment,

Lequel me ronge, et du tout me deuore :  
Mais ie sçay bien que celle que i'adore,  
M'ayme si bien, et si fidelement,  
Qu'ell' ne voudroit aymer legerement  
Ce ieune veau, lequel la deshonore.  
Ie cognois bien le trop peu de pouuoir  
De ce sot là, et qu'il ne peult mouuoir  
En rien Madame, et qu'ell' est trop constante :  
Ouy, ie congnois fort bien l'integrité  
De ma Pandore, et sa grand' chasteté,  
Et de ce sot la force insuffisante.

Que follement pauvre sot ie m'abuse  
De m'asseurer tant de ta fermeté  
Voulant courir là dessoubz la fierté,  
Qui plus en toy qu'autre chose est infuse.  
Voyla comment, pauvre diable, i'excuse  
En mon tourment ta fiere cruauté,  
L'exerce ainsi ma ferme loyauté  
En vn malheur qui ma ieunesse amuse :  
Et cependant que ie t'escriptz ces vers,  
Helas! ie crois, ie crois que tes yeux vertz  
Dix mille traictz, dix mille encores dardent  
Dedans les yeux de quelques amoureux,  
Qui esperduz, transiz, et langoureux  
Te courtisans sans cesse te regardent.

Certes ie crois, ie le crois voyrement,  
Que ce pendant que ie suis en malaise,  
Quelque amoureux pres de toy est bien ayse,  
Qui s'esiouist de mon pauvre tourment :  
Ouy, ie le crois, ie le crois fermement,  
Qu'un amoureux te courtise, et te baise,  
Il t'entretient, il te baise, et rebaise,  
Et te cherist d'un long accollement.  
D'autre costé toy, ma chere maistresse,  
Le rends heureux de quelque humble caresse,  
Et moy ie suis à plaindre ma douleur.  
Puis s'il aduient que si auant on aille  
Que quelquesfois l'entretien vous defaille,  
Vous commencez à compter mon malheur.

Comme il n'est rien cy bas plus gracieux,  
Qu'est vne femme, aussi rien plus volage  
On ne scauroit trouuer que son courage,  
Et son esprit par trop industrieux.  
Mais qui n'a leu le fait victorieux  
De ceste belle Helene au beau visage,  
Ou bien plus tost le forfait et l'outrage  
Et le malheur du rapt iniurieux ?  
Hélas, bons dieux ! las qu'est ce que ie pense ?  
Hélas, bons dieux ! que grand' est mon offense,  
Certes ie croy, que ie suis hors de moy.  
Pardonne moy, ie te faisois, Déesse,



Comme vne humaine, et puis, chere maistresse,  
Qui ayme bien n'est iamais sans esmoy.

Pardonne moy, pardonne moy, Madame,  
I'ay offensé bien fort ta deité,  
La comparant à vne humanité  
Ne t'estimant non plus qu'une autre femme.  
Certes i'ay tort, moy mesme ie m'en blasse,  
Car ie scay bien que ta diuinité  
Imitant bien en tout l'éternité  
Ne reçoit point d'inconstance le blasse.  
Ie le scay bien, tu m'aimes constamment,  
Ie le scay bien, tu fuis le changement,  
Mais mes espritz ces fantosmes se feignent,  
Pour ce que ceulx, qui aiment de bon cœur,  
Tousiours en eux ont ne scay quelle peur,  
Et, bien certains, ont ne scay quoy qu'ils craignent.

Ie crois, amy, que tu penses des vers  
Faire en despit de Minerue, et des Muses  
Avec labeur, trauail, peines et ruses,  
Sans les moyens, qui à toy sont couuerts.  
De ce la cause est un astre peruers,  
Dont ne fault pas sur l'art en prendre excuses,  
Mais bien il fault que le ciel tu accuses,  
Qui ne t'a pas telz secretz descouuertz.  
Ne scais tu pas que nulle creature

Ne scauroit rien faire, si sa nature  
Ne l'y conduit poulsée par les dieux ?  
Sachez, amy, que nostre poésie  
N'entre aysement en toute fantasie,  
Et qu'ell' nous est rare present des cieux.

Vn certain veau a mesdit de Madame,  
Et a voulu, meschant et blasonneur,  
Desloyaument luy piper son honneur,  
Par vn parler malheureux et infame.  
Puisse à iamais sentir de dans son ame  
Vn grief tourment, et encor' que son cœur  
Soit tout rongé d'un repentir vainqueur,  
En vain les dieux à son ayde il reclame.  
Mais ie scay bien que l'abboy de ce chien  
N'offensera ia ma Pandore en rien,  
Ny le parler de plus braues encore,  
Veu que l'enfant de Lede et Iupiter  
Par sa beauté a bien peu despiter  
L'iniurieux escript de Stesichore.

Estre au Palais à me rompre la teste  
Pour courtieser, DENEVX, vn Conseiller,  
Vn Procureur, vn Clerc, vn Officier,  
Et enuers eux contrefaire l'honneste;  
Faire dresser vn extrait, vne enqueste,  
Faire la court à vn monsieur l'huissier,

Et à son Clerc, faire signifier  
Or vn Arrest, ores vne Requeste;  
Ne faire rien, sinon que tout de ranc  
En ce palais<sup>2</sup> courant de banc en banc,  
Viure chetif en ceste seruitude,  
Voyla, DENEVX, voyla, mon Galien,  
Mon exercice Aristotelien,  
Voyla mon liure, et toute mon estude.

Heureux Briault, qui recoys tel loyer  
De ces seigneurs, pour le digne exercice,  
Pour le trauail, et le loyal seruice,  
Là où pour eulx il te fault employer.  
Eulx congnoissans que tu scais fouldroyer  
Par ta vertu, l'ignorance et le vica,  
Ilz ont daigné d'vn reciproque office  
Sur toy leur main liberaulx desployer.  
Heureux Seigneurs, qui de telle prudence  
Scauez donner aux vostres recompense  
Telle que d'eulx chascun peult meriter.  
Pour eulx, Briault, de telle oraison i'use,  
Qu'ilz, te faisans du bien et à ma Muse,  
Puissent Nestor en aage surmonter.

Fais moy, Prelat, quelque chose de rien,  
De ta vertu deuant qu'escripe i'ose,  
Qui demourroit en tenebres enclose,

Si ce n'estoit le Laurier Delien.  
Or monstre donc, monstre le pouuoir tien,  
Et fais de moy quelque methamorphose,  
Echange moy de rien en quelque chose,  
Ce que feras en me donnant du bien.  
Car l'artisan vit de son artifice,  
Le iusticier tire de sa iustice  
Communement quelque commodité,  
Nostre art sans plus son artisan abuse,  
Et si ie crois que iamais de la Muse  
Nul ne tira aulcune vtilité.

Ne pense point que la mort ayt pouuoir  
Dessus les vers qu'icy ie te façonne,  
Car la Muse est des grans Dieux la mignonne,  
Qui n'est subiecte aux loix de l'Orque noir.  
Crois hardiment, que pour son grand sçauoir,  
D'un tel bon heur Iupiter la guerdonne,  
Qu'aux doctes vers la mort iamais ne donne,  
Et que le Ciel sur eulx n'y a que voyr.  
De moy ie crois, et de ce ie me vante,  
Que ie feray par la troupe scauante  
Viure ceulx là qu'il me plaira chanter.  
Ie te feray, avec moy et mon liure,  
Ton frere aussi, pour tout iamais reuiure,  
Si i'ay de quoy ma Muse sustenter.

Freres vnis, ô vous luisans flambeaux,  
Fauorisez ma poëtique vene,  
Si elle n'est de vos faveurs indigne,  
Si vous voulez estre exemptz des tombeaux,  
Monstrez vous telz que les Astres iumeaux  
Amycleans, les deux freres d'Heleine  
Par leur regard serenans la marine,  
Et de danger deliurans les vaisseaux.  
Faictes moy donc (ô chose souhaitable)  
Faictes sentir vostre main liberale,  
Et loing de moy chassez la pauureté,  
A celle fin que doresnauant i'ose  
De voz vertuz escrire quelque chose,  
Et en parler avec autorité.

**FIN DV PREMIER LIVRE.**



## LE SECOND LIVRE

DES SONNETZ DE NICOLAS

ELLAIN, PARISIEN, A MONSEIGNEVR

*Messire IACQUES DV BELLAY, Comte*

*de Tonnerre.*

---



est à toy maintenant, mon Comte, à qui ie doibs  
Donner ce second liure, et or ie delibere  
De te le presenter, puisque l'autre à ton frere  
I'ay aussi dedié, comme ie le debuois.

Ie te le donne donc, lequel si tu reçois  
De telle humanité, que de cœur volontaire  
Ie le viens presenter, ie te prometz de faire  
Entendre à noz nepueux ta vertu par ma voix.  
Or fauorise donc ce mien petit ourage,  
Et le reçois chez toy d'aussi humain visage  
Que ie sçay que tu es enuers chascun humain.  
Alors si ta grandeur, mon Comte, me commande,  
Hardy i'entreprendray quelque chose plus grande  
*Soubs espoir de sentir ta libérale main.*

Il y a quelques gens lesquelz d'un bouillant cœur  
Vont furieusement ramper à la muraille,  
Entrer en vn combat, en vne grand'bataille,  
Pour la victoire auoir de l'ennemy vainqueur.  
Vn autre mesprisant si perilleux honneur  
A chercher oultre mer du bien il se trauaille,  
Craignant que quelquefois le sien ne luy defaillè  
En vn tresor mondain mettant tout son bon heur.  
Vn autre espouuanté du fouldre de la guerre  
Paisible tout le iour est labourant sa terre,  
Et ne prend autre soin qu'à son champ cultiuer.  
Quant est de moy ie veulx que la fureur me lie,  
Que quelques uns, possible, appelleront folie,  
Encor que pour son bien ell' n'ait qu'un laurier verd.

Tonnellier, ce pendant que tu lis ton Bertole  
Pour te faire scauant en ces fameuses loix,  
La fureur que suivre desia ie commençois,  
Quand nous estions tous deux disciples d'une escole,  
Cette mesme fureur diuinement m'affole,  
Et m'assubiectissant aux traitz et au carquois  
De ce fol Cupidon, en ses nombreuses loix  
Abuse entierement ma ieunesse trop folle.  
Si le Poète au moins tiroit l'vtilité  
De son art, ou l'honneur qu'il auroit merité,  
Comme aussi de ton art communement on tire,  
Helas, qui ne voudroit son temps y employer ?



Mais ie suis trescertain que pour tout son loyer  
Il n'ha que pauureté ou quelque chose pire.

Quand i'auray esprouvé ta liberalité  
Qui est plus que royalle, ou celle de ton frere,  
Et que tu m'enioindras de tes louanges faire  
Entendre par mes vers à la posterité :  
I'importuneray tant la sainte deité  
Des seurs, que ta vertu, qui ne viueroit guere  
D'auantage que toy, ains seroit passagere,  
Par mes vers gaignera vne immortalité.  
Aux amours ce pendant i'exerceray mon stile,  
Encores que ce soit vn subiect inutile.  
Mais quoy ? ce Cupidon maistrise ainsi nos cœurs.  
Or ie te pry, Seigneur, qu'atant que ie m'amuse  
A vn si vain subiect, ton Poëte, et sa muse  
Soyent pour recommandez à tes haultes faueurs.

Vn plus scauant que moy, mon Comte, chantera  
De l'ancien Francus la force et la vaillance,  
Puis deduisant les faictz des autres Roys de France  
D'un stile plus diuin son vers animera.  
Celuy qui plus que moy fauorisé sera  
De Phœbus Apollon, dira la vigilance  
De nos princes François, et d'egalle valance  
Leur aduis, leur conseil, et leurs faictz vantera.  
Quant à moy, maintenant, Seigneur, ie me ccontente

Tant que ie sois attainct de fureur plus ardente  
Les traictz de vos vertuz dessigner simplement,  
Cela sans plus ie veulx presentement escripre,  
Et tout ce que l'amour me commande de dire,  
Qui est de ma fureur le premier argument.

Ie me puis bien vanter heureux d'une maistresse,  
Que ie croys nulle avoir fors qu'elle merité  
( l'en fais iuge Paris ) la pome de beauté :  
Car c'est ie ne scais quoy plus qu'Helene de Grece.  
Ie me puis bien vanter heureux d'une deesse,  
En laquelle on peult veoir toute diuinité  
Et sur tout admirer plus grande chasteté  
Qu'on ne comprendroit mesme en la chaste Lucrece.  
Ie me puis bien aussi, miserable, vanter  
D'auoir trouué en elle, et d'experimenter  
Autant que de beauté de fierté trop cruelle.  
Ie me puis bien vanter, et ie me vante aussi,  
Que d'elle ne reçoys pour ioye que soucy,  
Et en lieu de santé qu'une playe mortelle.

Ma Pandore, pourquoy t'armes tu de rigueur  
Contre ton pauvre serf, pourquoy d'un tel visage  
Exerces tu ainsi ton rigoureux courage  
Contre celui qui veult mourir ton seruiteur?  
Pourquoy me detiens tu si longtemps en l'erreur,  
Lequel m'a, malheureux, reduict à ceste rage

Sans espoir de trouuer le bout d'un tel orage,  
Ny d'allegier iamais ceste si forte ardeur?  
Que puis ie auoir commis en te faisant service  
Qui fust digne de mort? si tu n'appelles vice,  
Que d'auoir trop esté ta grace desservant.  
Si tu ne me guaris ceste playe mortelle,  
Me perdant, tu perdras vn serviteur fidelle,  
Lequel ne vit sinon que pour t'estre seruant.

Ie ne veulx pour mes vers autre subiect auoir,  
Que tes nobles vertus, et ta forte vaillance  
Coniointe au bon conseil, et la meure prudence  
De mon Prelat ton frere, et son diuin sçauoir;  
Ie ne me voulois point d'autre subject pourueoir,  
Mais de me commander soubdain Amour s'aduance  
N'escire que de luy; qui feroit resistance  
A vn tel Dieu, duquel si grand est le pouuoir?  
Le hault pouuoir des Roys est grand, mais dauantage  
Peult encor celuy la, lequel tient en seruage,  
Comme faict Cupidon, les hommes et les Dieux.  
La puissance d'Amour est donc plus que Royale,  
Mais ton commandement, ou ta main liberalle  
Me peult plus commander que l'Amour ne les cieulx.

Celuy qui semble auoir vne teste estourdie,  
Le plus souuent rassis vn grand ceuvre entreprend  
Et celuy sur son dos quelque grand fardeau prend,

Qui semble attenué de longue maladie.  
Si est ce, mon Pouin, qu'une eau, qui est courpie,  
Une bonne senteur de soy i jamais ne rend,  
Et ne croys que cest' eau porte un basteau si grand,  
L'entens au moins cest' eau que tu dis endormie.  
Or ie te pri bien fort de m'expliquer ce point,  
Explique le moi donc, car ie ne l'entens point.  
Ie croys qu'une telle eau a bien peu de puissance  
Pour porter un basteau, mais toutesfois cest'eau  
Que tu dis endormie, a porté ce vaisseau,  
Tu en vois maintenant, Pouin, l'experience.

Le Maire, ce Caron, ce Caron passager,  
Lequel nous fist payer au double le passage  
De nostre si facheux triennal nauigage,  
Se puisse pour i jamais de nos yeux estranger.  
Il est plus qu'un Protée inconstant et léger,  
Et neantmoins il veult sembler constant et sage;  
Mais ie prie les dieux qu'un malheureux orage  
Nous puisse quelquesfois de ce meschant vanger.  
Ie prie, s'il aduient que cest ingrat arrive  
En une mer loingtaine ou une estrange rive,  
Des estrangers i jamais n'esprouve que rigueur,  
Qu'il vieillisse piteux en longue servitude,  
Qu'il n'esprouve i jamais que toute ingratitude,  
Un trop tard repentir portant dedans son cœur.

Vouloir estre rauy de l'amour de Pandore  
Ne le vouloir point estre, et puis soubdainement  
Changer d'opinion; en l'amoureux tourment  
Vn iour viure et mourir cent, et cent fois encore;  
Maintenant esperer, maintenant craindre, et ore  
Recepuoir desplaisir, ore contentement,  
Estre triste et ioyeux en vn mesme moment,  
Me plaindre et me louer de celle que i'adore,  
Me plaire et m'ennuyer de sa grande beauté,  
Me plaindre et contenter de sa seuerité,  
Priser et mespriser sa chasteté trop graue,  
Voyla ce que l'Amour me cause avec ses traictz,  
Mon le Feure, voyla les contraires effectz  
Que Cupidon souuent produict en son esclau.

Ronsard, ton Francion, ta Cassandre et ton Loire  
Ont ensemble iuré de te faire chanter  
Vn vers, lequel pourroit aisement surmonter  
L'Attique, la Romaine, et la Thebaine gloire.  
Or ton Loir Vandomois a desia sa memoire,  
Et se doibt de ton vers, ce croy-ie, contenter :  
Car tu as sceu son los si brauement vanter,  
Qu'il aura sur l'enuie et sur le temps victoire.  
Tu as si bien aussi pour ta Cassandre faict,  
Que selon mon aduis tu luy as satisfait  
D'vn immortal renom l'ayant eternisée :  
Ton Francus ce pendant demeure, auquel tu doibs

Vne histoire dresser, requise tant de fois  
Par la France, et encor' à peine deuisée.

Ronsard, que le troupeau des neuf sçauantes sœurs  
Suit comme son Phœbus, tousiours la mer Egée  
(Ton Baif apres toy l'a chanté) enragée  
Ne tempeste ses bords de ses flots menasseurs.  
Ton Loire neantmoins et ses appastz flateurs,  
Ta diuine Cassandre encor non estrangée  
De ton cueur amoureux, tient ta lire rangée  
Aux loix de sa beauté par ses belles douceurs.  
A ourdir ce pendant tu ne penses l'histoire  
Du pauvre Francion, ains tu laisses sa gloire  
Pressée se cacher dessoubz ses murs vaincuz.  
Que dis-ie ? non feras, car i'ay bonne esperance,  
Que tu adhereras aux prieres de France,  
A Cassandre, et au Loir opposant ton Francus.

Mon Comte, tu receuz le iour de ta naissance  
Vn bien rare present, car tu receuz des Dieux  
Tout leur plus excellent, leur plus beau, et leur mieux,  
Quand tu vins embellir de tes vertuz la France.  
Tu euz en premier lieu du Dieu Mars la vaillance,  
Le scauoir de Pallas, et d'vn don precieux  
Iupiter te donna noblesse et des ayeulx  
D'ancienne maison, Ceres son abondance,  
Et les autres aussi tout leur mieux t'ont donné,

Ainsi que le destin te l'auoit ordonné,  
Destin, qui peu de gens à vn tel bien appelle.  
Encor n'estoit ce assez d'auoir tant de vertus,  
Si Clion pour ton los n'eust faict encores plus  
Te donnant pour ton los vne gloire immortelle.

Le Ciel t'auoit donné entre tant de faueurs,  
Dont il t'a honoré, pour femme vne Déesse,  
Qui ne cedoit à nulle en beauté, et sagesse,  
En graces, en vertuz, en saincteté de meurs.  
Mais si tost nous n'auons veu l'ombre des bonheurs,  
Si tost n'auons de nous esloigné la tristesse  
Qu'au despourueu soubdain quelque mal nous oppresse,  
Et que nous sentons plongez dans les malheurs.  
Mon Comte, tu l'as sceu, tu as bien sceu qu'au monde  
N'y a non plus d'arrest, qu'au branslement d'une onde :  
Car lors que tu deuois passer en tout plaisir,  
En ioye, et en soulas le reste de ta vie  
Auecques ceste dame, elle te fut rauye,  
Et la cruelle mort, hélas ! la vint saisir.

O vous, astres cruelz, vous Parques inhumaines,  
Et toy cruel Destin, toy Destin enuieux,  
Qui fais ce qu'il te plaist, et despites les Dieux,  
Auez vous tel pouuoir sur les choses humaines ?  
Tes mains, ô Lachesis, de sang meurdrier sont pleines  
Par trop soudainement auoir sillé les yeux

De ceste dame, à qui la Nature et les Cieux  
Auoient desparty tant de graces souueraines.  
Mais le Ciel ne l'a sceu rauir entierement,  
Car elle t'a laissé pour ton contentement  
Trois enfans ressemblans de graces à la mere  
Et à toy en vertu, enfans qui tost feront  
D'autres enfans, lesquelz, mon Comte, porteront  
Ton nom et ta vertu, et te feront grand pere.

Le scauoir, Delalande, est vn bien que les Dieux  
Ont enuoyé cy bas pour conseruer les villes,  
Pour fonder les Citez, garder les loix ciuiles,  
Et apporter plaisir aux hommes studieux :  
Il voyage avec eux, tousiours et en tous lieux,  
Il met en liberté les personnes seruiles,  
Les pauvres il contente, et mesmes aux plus viles  
Il fait leuer le chef iusqu'au couplet des Cieux.  
Mille commoditez, et mille plaisirs ore  
De la Philosophie on peult tirer encore,  
Si on les pouuoit bien entendre et concepuoir.  
Aussi ceste Déesse, et dame venerable  
Exciteroit de soy vn amour admirable,  
Si, comme dict Platon, nous la pouuions bien veoir.

Mais ie ne scay quel Dieu ou quel astre irrité  
A fait que la science est si peu estimée,  
Et que l'on n'en fait cas non plus que de fumée,



Veu qu'on en peult tirer telle commodité.  
Les scauans (s'elle estoit ainsi qu'elle a esté  
Du temps de noz ayeulx, des grans seigneurs prisee,  
Et si d'eux elle estoit autant fauorisée)  
Seroyent recompensez comme ilz ont merité.  
Entre autres ie voudrois, Monsieur, qu'à ton exemple  
La noblesse honorast de Minerue le temple,  
Aux armes et sçauoir tout son but limitant,  
Ainsi que toy qui as autant que les Romaines,  
Delalande, tary les Gregeoises fontaines  
Ton pere en cueur, ton oncle en sçauoir imitant.

Comquiers, souuienne toy, que dés ma ieune enfance,  
Comme ie suis encor, ie fuz ton seruiteur,  
Et encor' ie seray, s'il plaist à ta grandeur  
Receuoir maintenant mon humble obeissance.  
Ayez aussi, Comquiers, vn peu de souuenance,  
Qu'au college tu fuz mon amy et seigneur,  
Et que tu daignas bien me faire cest honneur  
De prendre promptement avec moy cognoissance.  
Sois moy donc tant humain, que ton humanité  
Ne perde son honneur par trop de grauité,  
Et que ta grandeur soit non plus graue qu'humaine :  
Garde bien au surplus, mon Comquiers, qu'aujourd'huy  
Ie ne cherche autre part vn fauorable appuy  
Pour prier que de moy ton oncle se souuienne.

Pour cest' heure, mon Comte, icy ie me tairay  
De ton cueur indomté, de ta force et vaillance,  
De ton conseil exquis, de l'effort de ta lance,  
Et tes autres vertuz point ie ne vanteray.  
Ton sçauoir, mon PÆLAT, aussi ie ne diray,  
Ny ton integrité, ny ta belle eloquence,  
Ny ton diuin esprit, ny ta meure prudence,  
Et de ta sainteté rien ie ne chanteray.  
Ie le ferois pourtant, mais ie veulx bien attendre  
Que vous me commandiez d'vn tel œuvre entreprendre,  
Et de chanter vn vers pour vostre æternité.  
Mais Phœbus, messeigneurs, m'a defendu de taire  
Celle qui des vertuz vous est plus familiere,  
C'est, selon mon aduis, la liberalité.

Bons dieux, qui est celui qui pourroit bien vanter  
Ta liberalité, et celle de ton frere ?  
De moy i'aimerois mieux vne Iliade entiere  
Descrire iusqu'au bout, qu'vn tel œuvre attenter.  
He, qui seroit celui qui pourroit bien chanter  
La liberalité et bonté singuliere,  
Qui est plus qu'à personne à vous deux familiere ?  
He, qui pourroit encor par le menu compter  
Le bien que vous donnez aux vefues souffreteuses  
Aux ieunes orphelins et aux vierges honteuses ?  
Cy apres, Messeigneurs, au peuple de bien loing  
De vostre charité, si ma bonne esperance

Elle ne trompe point, parmy toute la France  
De nepueux en nepueux ie seray le tesmoing.

Viure en ce monde cy, mon frere, si tu veux,  
Si tu veulx viure bien, sçais tu qu'il te fault faire ?  
Sois courtois à chacun, à chacun debonnaire,  
A plus petit que toy ne sois iniurieux.  
Sois amy de chacun, à personne odieux,  
Imite la vertu de deffunct nostre pere,  
La grace et la bonté de nostre bonne mere,  
Et garde bien la loy que gardoyent nos ayeulx.  
Charles, regarde donc, et d'autant que tu m'aymes,  
Et que tu m'es plus cher, que ma personne mesmes,  
Regarde, ie te pry, de suyure la vertu.  
Mon frere, suiz aussi la science honorable,  
Pour ce que le ieune homme apparroit venerable  
Aux peuples, quand il est de scauoir reuestu.

Ie ne scay pas comment il me deust mespriser,  
Mon Lemaire, attendu que tant ie le decore,  
Que ie l'estime tant, et que tant ie l'honore,  
Que ie le prise autant qu'on le scauroit priser.  
Neantmoins il se scait en sorte autoriser  
Qu'il veult que pour ses biens comme vn Dieu on l'adore,  
Mais autant qu'il en a, s'il en auoit encore,  
Ie ne le voudrois pas autrement courtiser,  
S'il auoit tant soit peu de scauoir et sagesse,

l'en ferois plus de cas, car la vaine richesse  
Ie ne veulx adorer, comme on faict aujourd'huy.  
S'il est content de moy, de luy ie me contente,  
S'il me donne vn salut, trois ie luy en presente,  
S'il ne faict cas de moy, ie n'en fais point de luy.

Allons, Godin, allons, allons à la fontaine  
D'Harcueil, ou Jentilly, pour rafraichir l'ardeur  
Du solstice æstival, qu'augmente la chaleur  
De l'amour que ie porte à ma fiere inhumaine.  
Ie boys, Godin, ie boys, mais ie sens en la vene,  
En ceste venè là, qui tire droict au cueur,  
Vne chaleur plus viue et de plus grand' vigueur,  
Qui me consomme au lieu de soulager ma peine.  
Ie verray donc plustost les fontaines tarir,  
Et leurs sources secher que mon feu amoindrir,  
Pource qu'estant si grand on ne le peult qu'accroistre.  
Ainsi voit on que l'eau, s'il y en a trop peu,  
Ne scauroit, mon Godin, amortir vn grand feu,  
Ains le faict allumer, et plus grand apparoistre.

Or doncques autant d'eaux que contient la grand mer,  
Estaindre ne scauroient vne si viue flamme,  
Laquelle, s'il te plaist, seule tu peux, Madame,  
Amoindrir aussi bien que tu peux m'enflammer.  
Car quand ie commencay, ma Pandore, à t'aymer,  
Ie mis entre tes mains mon corps, mon cœur, mon ame,

Si bien que ta beauté qui seule me renflamme,  
Me peult par cest ardeur guarir et consommer.  
O cruelle beauté, ô cruauté barbare,  
O maladie estrange, ô malheur bien plus rare  
Veoir si pres son remede, et iouir n'en pouuoir.  
Remede, dont tu es, ma Pandore, bien riche,  
Et qui me peult guarir mais tu en es si chiche ;  
Que malheureux i'espere en vain le recepuoir.

Tant d'espritz esgarez, Charton, ne courent pas  
Après le plaisant son de Saphon, ou d'Alcée,  
Et l'harmonieux chant d'Amphion ou d'Orphée  
Tant d'ames apres soy ne tire point la bas,  
Comme on voit d'escolliers suyure de pres tes pas,  
Pour ouyr la leçon qui leurs espritz recrée  
Par la noble douceur de ta langue sucrée  
Explicant Galien, ou le vieux Hipocras.  
Aussi sçait on comment, et de quelle eloquence  
Tu chasses loing de toy ce monstre d'ignorance  
Par un labour exquis, et trauail studieux.  
On voit encores bien de quelz et quelz vsages  
Tu nous vas denoüant les ennoüiez passages  
D'Aristot', d'Hypocras, ou des Medecins vieux.

Heureux, certes, heureux, qui fuyant le delice  
Du monde vicieux, applique ses espritz  
A la Bible sacrée, aux celestes escriptz

Iectant son vieil Adam, et tout autre immundice,  
Comme tu fais, Beguin, que la gaye blandice  
De la vieille Circé à ses appas n'a pris,  
Et qui ne fus iamais à ses charmes surpris,  
Dont est communement chascun poulcé au vice.  
Heureux, encor heureux, quiconques en tout lieu  
Ordonne la loüange estre donnée à Dieu,  
Et comme toy, luy rend sa gloire, et son hommage.  
Heureux encor, Beguin, quiconques comme toy,  
Au peuple purement presche la vraye foy,  
Qui est sincerement graüée en ton courage.

Le hay comme vn poison vn ieune audacieux,  
Qui pensant tout scauoir est la mesme ignorance,  
Pensant estre constant, n'a rien moins que constance,  
Sur l'aise et sur le bien d'autrui fort enuieux.  
En toute compagnie il faict de l'orgueilleux,  
Et se pensant quelqu'un sur les plus grans s'aduançe,  
Pensant estre prudent monstre son imprudence  
A estre enuers chascun tousiours iniurieux.  
Il faict bien du mignon, il se croyt estre braue :  
Il faict du magnifique, il faict du grand, et graue  
Et si ne sceüt iamais que c'est que de grandeur.  
Il se croyt honneste homme, il se croyt admirable,  
Il se croyt grand Monsieur, il se croyt honorable,  
Et vous puis asseurer, qu'il ne scayt point d'honneur.

Nestor d'une eloquence à nulle autre seconde  
Nous interpretera Hippocrat' aussi bien,  
Que celui, lequel l'œuvre Esculapeïen  
Heureusement a ioinct à la douce faconde.  
Mon Charpentier aussi d'une douceur seconde  
Aussi bien denoura quelque facheux lien  
D'Hippocrat' d'Aristote, ou bien de Galien  
Que le plus excellent medecin de ce monde.  
Les contemplans ie dis heureux le iour Natal  
De ces deux grans amys, qui sont d'un neud fatal  
Par amour et sçavoir si bien uniz ensemble :  
Rauy de leur sçavoir, cest estoille des Cieulx  
Ie loüe grandement, qui d'accord precieux  
Ces deux rares espritz si saintement assemble.

Escoute, mon cher Dreux, la lamentable voix  
De ton chetif Ellain, qui pleure, qui lamente  
De se veoir defraudé du fruit de son attente  
Qu'il eseroit selon les amoureuses loix.  
Escoute, mon cher Dreux, mon Dreux, escoute, et crois  
Que demy mort ie suis, dequoy i'experimente  
Une si fiere Amour d'une Dame constante,  
Plus constante qu'icy peinte tu ne la vois.  
Regarde donc en moy ceste douleur non feincte,  
Et que si de pitié ton ame n'est atteinte,  
Las! ne te mocques point au moins de mon malheur :  
Ainsi nostre Prelat, Dreux, te soit fauorable,

Ainsi sa main ne soit encores secourable  
Sans veoir de son loyer defraudé mon labeur.

Vtenchoue, les Grecz n'ont pas moins estimé  
D'Vlyse non armé le sçauoir et l'vsage,  
Sa longue experience et son disert langage,  
Que le bouclier d'Aiax de toutes pars armé.  
Penses donc hardiment, que les Dieux t'ont aymé  
De t'auoir présenté tant de biens en partage,  
Et de t'auoir scauant, riche, fecond, et sage  
A l'imitation d'vn Mercure formé.  
Et pource ilz t'ont muni d'vn bouclier à sept doubles,  
Que d'aultres sept encor, toymesmes tu redoubles,  
Bien autre que celui d'Aiax le Telamon.  
Ce tant braue bouclier sont les vers et harengues,  
Que les Dieux t'ont permis de faire en toutes langues  
Pour te rendre immortel, ta maison, et ton nom.

Qui te faict, mon Marauld, faire si long seiour  
En estrange pais? dis moy, ie t'en supplie,  
Dis quelle occasion te tient en Italie,  
Que tu ne fais icy aumoins encor vn tour?  
Est ce le passetemps, le plaisir, ou l'amour,  
Qui te tient pardela, est ce la courtoysie  
De Marce? et ce pendant vne troupe infinie  
De tes amys a beau attendre ton retour.  
Retourne pardeça, retourne, car ton maistre,



Ce vertueux Prelat, Prelat, qui souloit estre  
L'honneur des Cardinaulx, ce sage Dubellay  
N'y est plus aussi bien, car pour la recompense  
Des trauaulx, qu'il a pris aux affaires de France  
Aux champs Elisiens heureux il est allé.

Si pour vn homme mort tu receuz en ton cueur  
Iamais quelque grand dueil, ô douloureuse France,  
Que maintenant ta voix piteusement s'aduance  
De redoubler son dueil, sa plainte et sa douleur.  
Car ce grand Cardinal, ce Prelat de bonheur,  
Ce Prelat Dubellay mourant, ton assurance  
Tu veois aussi mourir, et ta ferme esperance,  
Et des rouges Prelatz le support, et l'honneur.  
France, tu cognois bien son sçauoir, sa Iustice,  
Sa grandeur, sa vertu, et surtout le seruice  
Qu'il a faict à tes Roys, pour son humble debuoir.  
Mais pour le faire court, ie ne dis autre chose,  
Sinon qu'en ce tumbeau avecques luy repose  
Tout genre de vertu, d'honneur, et de sçauoir.

Marauld, tu ne veois plus là ces pouldres cendrouses  
Des vieux Palais Romains, ny le front sourcilleux  
Des nouueaux bastimens, et Palais orgueilleux,  
Ny des sept vieulx costaulx les relicques pouldreuses,  
Ny des rouges Prelatz les pompes orgueilleuses,  
Ny le braue combat du taureau furieux

D'armes enuironné, ny dix mille autres ieu,  
Mille plaisirs, et mille aultres choses pompeuses.  
Mais tu veois maintenant ton plus riche tresor,  
Tes anciens amys, et si tu veois encor  
Ton bon païs natal, et la Françoisé plaine,  
Et ores maintenant sur ta grise saison  
Ton saint Maur te detient, ton anticque maison,  
Ores Paris, et or ce beau païs du Maine.

Je souhaite, Legrand, cent langues et cent voix,  
Et afin d'estre faict aussi scauant qu'Homere,  
Dessus le double mont avecques ce bon pere  
Ascrean, i'ay desir de songer quelquesfois ;  
Non point pour rassembler en Aulide les Roys  
Vengeurs du grief forfait du Troyen adultere ;  
Non point pour rafreschir la Troyenne misere,  
Ny pour redire encor le bonheur des Gregeois ;  
Non point pour retrainier encor avec Pelide  
Autour des murs Troyens le vaillant Priamide,  
Ny pour vanter les faictz du grand Agamemnon :  
Mais bien pour consacrer au temple de memoire  
Et pour æterniser ton sçauoir et ta gloire,  
Qui passent en grandeur la grandeur de ton nom.

Faire bien ce qu'on doit aux hommes, et aux Dieux,  
Ne commettre iamais fraude, ne malefice,  
Sa vie ne souiller de crime, ne de vice,

Viure amy de chacun, à personne odieux,  
Viure selon les loix ainsi que ses ayeulx,  
Ne doubter de la foy, faire bien son office,  
N'experimenter point la rigueur de iustice,  
Estre enuers ses amys courtoys et gracieux,  
N'enrichir sa maison ny les siens par vsure,  
Suiure en ses actions la trace de Nature,  
N'appeter rien d'autrui, viure content du sien.  
Quand i'auray bien vescu ainsi en ma ieunesse,  
I'auray, Gourdry, de quoy consoler ma vieillesse ;  
Car c'est vn grand plaisir de viure et viure bien.

En vain, certes, en vain tu te romps la ceruelle,  
A nous venir compter tant de discours si beaux,  
Et à nous apporter tant de comptes nouveaux,  
Tant veritables qu'est le reciteur fidelle.  
Puisqu'ainsi est, Griffon, que ta coustume est telle  
De tousiours mensonger, nous croyrois tu si veaulx  
De nous faire arrester à tes mensonges faulx  
Sachant que le mentir ne t'est chose nouuelle?  
Or Aristote dict, qui est accoustumé  
D'estre menteur, tousiours pour tel estre estimé,  
Encor qu'il racomptast choses qui fussent vrayes.  
Et pour cela, Griffon, nous ne croyrons iamais,  
Ce que tu nous diras faulx ou vray desormais,  
Car tu es coustumier de nous bailler des bayes.

Ce frere, mon Barrier, est tousiours prest à dire  
Quelque chose de bon, il a dix mille motz,  
Mille petitz discours dedans sa teste enclos,  
Lesquelz aultre que luy nul ne pourroit deduire.  
Il ioue voluntiers, mais comme avec empire,  
Il a tousiours tous prestz, sans rien tirer du los  
De personne qui soit, dix mille bons propos,  
Il ayme le bon vin, il ayme fort à rire.  
Il ayme bien l'argent, aussi c'est son mestier  
D'en vendre, d'en changer, d'en fondre et manier,  
Surtout il ayme bien les femmes et les filles.  
Sa femme il ayme bien, son bon vin, son argent,  
Et son mestier, auquel il est fort diligent ;  
Ie croys qu'il ayme mieux encor le ieu de quilles.

Quelques vns, mon Barrier, estiment malheureux  
L'homme qui est coqu, pensans qu'en ceste vie  
On ne sceut pourpenser plus grande ignominie,  
Chose plus miserable, ou mal plus douloureux.  
Mais ie croys, quant à moy, qu'un mal plus langoureux  
Regne auioird'huy dedans l'humaine fantasie,  
C'est ce facheux tourment qu'on nomme Ialousie,  
Mal, plus que cocuage, à craindre et dangereux.  
Ces deux maux, mon Barrier, qu'on nous peinct tant horribles,  
Et qu'on dict tant facheux, ne sont incompatibles,  
Ains tourmentent souuent tous deux vn mesme esprit.  
Ie dis cela partant, qu'un Ialoux (ce me semble)

Est bien souuent Ialoux et coqu tout ensemble,  
Tesmoing ce Ialoux là, que lon nous a descript.

Barrier, la ialouzie est un des plus grands maux  
Qu'ayt espandu le ciel dessus l'humain lignage,  
Quand il vomist sur luy son venin et sa rage,  
Pour despit se vanger de tous les animaux :  
Cela rien ne sembloit pour combler de trauaux  
Le pauure genre humain, si encor dauantage  
Il n'eust accompagné du facheux cocuage  
Le tourment des Ialoux, qui boult dans leurs cerueaux,  
Comme le feu enclos dedans vne fournaise :  
Ce coqu ne se doit pourtant en son malaise  
Tourmenter, car il a quelque soulagement  
(Si c'est, Barrier, soulas aux pauures miserables  
D'auoir en leur malheur des compagnes semblables)  
Ayant des compagnons plusieurs en son tourment.

Quand ie te veois receu humainement de l'œil  
De ta belle Phylis, ie n'ay aucun enuie  
Sur les doux passetemps et plaisirs de ta vie  
Pour son plaisant baiser, ny pour son doux accueil.  
I'ayme mieux de Madame vn fier et chaste orgueil  
Que l'accueil de la tienne, ou plustost sa folye,  
Qui pour te veoir vn peu chery d'vne autre amye,  
S'afflige tendrement d'vn lamentable dueil.  
Voyla que c'est, Melin, la beauté de Madame

Auec sa cruaulté m'a si bien charmé l'ame,  
Que ie trouue plaisir en mon facheux tourment.  
Et penses hardiment, penses, si tu esprouue  
En ton bien du plaisir, mon Melin, que ie trouue  
Encor en mon malheur plus de contentement.

Monseigneur, gardez vous, gardez vous, Monseigneur,  
Que le silence obscur n'emmure vostre gloire,  
Et qu'un iour avec vous chez soy la Parcke noire  
N'emmeine voz vertuz et vostre saint honneur.  
Ayez plustost quelqu'un chez vous, lequel vengeur  
De l'éternelle nuit, par poetique histoire,  
Face loing apres vous reuiure la memoire  
De voz nobles vertuz maulgré le temps rongeur.  
Car, mon Comte, noz vers ne craignent la puissance  
Ny l'ire des Seigneurs, ny du temps l'inconstance,  
Ny tout cela qui peult nuire à l'éternité.  
Et que vous seruiroit d'estre tant debonnaire,  
D'estre tant vertueux, si pour vostre salaire  
Vous n'attendiez le nom de l'immortalité?

De Virgiles, la France, et d'Homeres auroit  
Beaucoup plus qu'elle n'ha, qui pourroient faire bruire  
Maintenant la trompette et maintenant la lyre,  
Si d'autres Mecenas, mon Comte, elle portoit.  
Alexandre le Grand qui presque commandoit  
Au monde vniuersel, ayant de son Empire

La monarchie faict, pour ses gestes descrire  
Vn autre Homere encor seulement demandoit.  
Or la France aujourd'huy comme seconde mere  
Nous produict des enfans plus doctes qu'un Homere  
Qu'un Horace, ou Virgile, et liroit on leurs faictz  
Et leurs doctes escriptz, si selon leur doctrine,  
Et selon leur traual, de leur labeur et peine,  
Comme ilz ont merité, ilz estoient satisfaictz.

Quiconques voudra veoir du Dieu Mars la vaillance,  
Son magnanime cœur, sa force et son pouuoir ;  
Qui voudra contempler le plus heureux auoir  
Du grand nepueu d'Atlas, et sa belle eloquence,  
Vienne contrepeser comme en vne balance  
Ces deux freres icy; alors il pourra veoir  
Du grand Mercure en l'un tout l'excellent scauoir,  
En l'autre du Dieu Mars la plus grande puissance.  
Car mon docte Prelat en prompt entendement,  
En grace, en eloquence, en subtil iugement,  
En sagesse et scauoir à Mercure ressemble,  
Et mon Comte, son frere, en noblesse de cœur,  
En faictz victorieux ressemble à Mars vainqueur,  
Et soubz luy l'ennemy comme dessoubz Mars tremble.

Si matin que voudra le cler Titan s'eueille  
Pour nous venir darder sa lumiere cy bas,  
Et si tard qu'il voudra, venant en la mer las

Du iour, rafrechissant ses cheuaux il sommeille,  
Des freres ne verra onc la couple pareille  
A ceste cy, lesquelz de si pres qu'eulx les pas  
Suiuent de la vertu, et fuient les appas  
De Circé, qui le mal nous souffle par l'oreille.  
Mon esprit quand en eux contemple les vertuz,  
Dont singulierement le Ciel les a vestuz,  
Heureux comme d'un doulx Nectar se laisse paistre.  
Puis il vient à louer les Astres et les Cieux  
Qui deux freres uniz, d'un accord precieux,  
Ont si heureusement en ce monde faict naistre.

Excusez, Messeigneurs, si ie vous importune  
Interpretez le à bien : quant à moy, messeigneurs,  
Ie ne rougiray point de prier vos grandeurs,  
Qu'ilz accroissent vn peu ma trop basse fortune.  
La gloire de Maro ne seroit si commune,  
Et ses vers ne seroyent estimez les meilleurs,  
Si de Mecene il n'eust receu tant de faueurs,  
Et la grandeur d'Auguste à sa Muse opportune.  
Et aussi, Messeigneurs, ie vous puis asseurer,  
Et vous assure aussi, que ne scauriez monstrier  
Plus honeste loyer, ny largesse plus belle,  
Que vers ceux que la Muse et Phœbus Apollon  
Nourrissent cherement pour garder vostre nom  
De tumber soubz les loix d'une nuict eternelle.



Vn Mecene iadis à Rome se fist veoir,  
Lequel entretenoit vn Horace, vn Virgille,  
Et les meilleurs espritz qui fussent en la ville,  
Pour faire aux estrangers ses vertuz concepuoir.  
Mon Comte, vous deburiez aussi chez vous auoir  
Quelque Poëte scauant, duquel la plume habile  
Fist vos vertuz porter d'icy iusques au Nile,  
Et ceulx de vostre frere, avecques son scauoir.  
Ce Mecene aujourd'huy reuit par souuenance,  
Et n'a esté deceu de sa belle esperance,  
Car, comme il esperoit, il vit pour tout iamais.  
Si vous ne faictes point aussi par quelque histoire,  
Ou par cœure poëtique entendre vostre gloire,  
Hé, qui de vos vertuz parlera desormais ?

Or donc apres auoir limé soigneusement  
Vn vers, qui m'est plaisant plus qu'il n'est profitable,  
Plaisant, mais desplaisant plustost, et dommageable,  
Receuant pour plaisir un mescontentement.  
Or donc apres auoir rongé si longuement  
Mes ongles, et apres pour faire un vers durable,  
Avoir cent et cent fois frappé dessus ma table,  
Doibs-ie d'vn medisant recepuoir tel tourment ?  
Ie n'endureray pas ma gloire estre asseruyee  
Ainsi indignement soubz le ioug de l'enuie,  
Non, car ie ne veulx pas ceder à l'enuieux.  
Que plus tost, malheureux, que plus tost sur ta teste

Soit violement vne dure tempeste,  
Pour venger tes forfaitz, enuoyée des Cieux.

Sus, sus, que maintenant, Martin, ce malheureux  
Exerce contre moy sa langue enuenimée,  
Qu'il monstre sa fureur et sa rage animée  
Contre moy et ma Muse et mes vers amoureux.  
Mais tant puisse estre hay des hommes et des Dieux  
Ce grossier animal, ceste beste affamée,  
Qui a ainsi osé blesser ma renommée  
Que son mal soit exemple aux autres enuieux.  
Toutefois tu scais bien que peu ie me soucie,  
Et que i'estime peu son ignorante enuie,  
Sachant que telles gens sont au monde inutilz.  
Et qui se souciroit du furieux orage  
Des propos outrageux, de l'outrageuse rage,  
Et des abbois canins des enuieux Quintilz ?

Muses, qui egayez de vos chansons les Dieux,  
Aueques Apollon, Muses Aoniennes,  
Remontez maintenant vos danses anciennes  
Sur vostre mont natal, ou aultres plus saintz lieux,  
Lieux que vous bienheuriez d'un chant plus melodieux  
En vous rafreschissant les eaus Pegasiennes,  
Ou celles la d'Eurotte, ou les Castaliennes,  
Escoutez moy vn peu, ô Muses aux beaux yeux :  
Si mon astre ascendant ou les Parques fatales

A vous m'ont destiné, et si pour agreables  
Vous receuez mes vers, d'un eternel renom  
Faictes apres ma mort pour tout iamais reuiure  
Maugré le temps rongeur, et l'enuie, — mon liure,  
Mon Comte, mon Prelat, ma Pandore, et mon nom.

FIN DU SECOND LIVRE.



## II

### DISCOVRS PANEGYRIQVE

A reuerend Pere en Dieu Monseigneur Messire Pierre de Gondy,  
euesque de Paris, Conseillier du Roy en son conseil priué, sur  
son Entrée en la ville de Paris du leudy neufiesme iour de  
Mars 1570,

Par NICOLAS ELLAIN, Parisien

---

### A PARIS

Par Denis Du Pré, imprimeur, demourant en la rue  
des Amandiers, à l'enseigne de la Vérité.

MDLXX

## SONNET

---

*Puisque trois bons prelates deuant vous ont esté,  
Desquelz comme le nom la vertu est notoire,  
Qui liberallement par trente ans de memoire  
Le seruice des miens ont experimenté;  
Puisque encores ie voy que par vostre bonté  
De ces trois grands prelates vous esgallez la gloire,  
Ie doibs, à mon aduis, suiuant ce destin, croire  
Que ie feray seruice à vostre sainteté.  
Pour ce, parmy ce bruict et publicque allegresse  
De vous offrir ces vers s'ay pris la hardiesse,  
Vous suppliant, Prelat, les prendre de bon cueur :  
Ainsi vostre seruice au Roy soit agreable;  
Ainsi vous soit, Prelat, sa grace perdurable;  
Ainsi vous soit tousiours propice sa faueur.*

---

## DISCOURS PANEGYRIQUE

A REVEREND PERE EN DIEU MONSIEUR MESSIRE PIERRE DE CONDY

Euesque de Paris,

*Conseiller du Roy en son conseil priué, sur son entrée en la uille  
de Paris, du leudy neufiesme Iour de Mars 1570 (4)*

---

**P**relat qui dans le cueur portez et au visage,  
Et nous representez le pourtraict et l'image  
Des Peres anciens, soit en simplicité  
De mœurs ou en doctrine, ou bien en sainteté;

Prelat, que iustement toute la France honore,  
Prelat, que l'estranger humainement adore ;  
Prelat des grands Seigneurs et des Princes chéri,  
Du Roy et de la Royne à bon droict fauori ;  
Prelat, diuin Prelat, auquel pour sacrifice  
Ie voue mon trauail, ma peine, mon seruice,  
Ma plume, mes labeurs, ma Muse, mon esprit,  
Et tout ce que iamais ie mettray par escrit ;  
Ce mien petit discours ie vous supply d'entendre,

(4) Cette pièce qui est, à notre avis, le chef-d'œuvre d'Ellain, nous devons de la connaître à l'un de nos plus savants bibliophiles, M. Ed. TAICOTEL.  
*Suum cuique.*

Si vn autre plus grand ne vous empesche, et prendre  
D'aussi bon cueur les vers que ie sacre à vos pieds  
Que d'humble affection ils vous sont dédiés,  
A l'exemple de Dieu qui la petite offrande  
Reçoit d'aussi bon cueur comme il fait la plus grande ;  
Aussi croy ie, Prelat, que vostre sainteté  
Ne prendra garde au don, mais à la volonté.

Quand doncques quelquefois pensif et solitaire  
Discourant à part moy ie songe et considere  
Nostre condition malheureuse, ie plains  
Le miserable sort de nous pauvres humains ;  
Car soit que nous voulions regarder la ieunesse,  
Soit que nous regardions l'importune vieillesse,  
Nous n'y pourrons trouuer que peines et labeurs,  
Que lamentations, que soucis et douleurs.  
Il n'est condition si bonne et si heureuse  
Qui de quelque costé ne se trouue ennuyeuse.  
On peult considerer entre tous les estats,  
Les moindres, les moyens et les grands Potentats  
Se porter de façon, que le mal importune  
Et suyt tousiours de près la meilleure fortune.  
Ainsi toutes saisons et toutes qualités  
Apportent avecq' soy leurs incommodités.  
Les hommes n'ont iamais la fortune si bonne  
Que tousiours quelque ennuy leur bonheur ne talonne,  
De sorte qu'il n'est rien de toute part heureux.



O nous pauvres humains, ô pauvres malheureux,  
Puisqu'il est resolu que l'homme, tant qu'il viue,  
N'aura iamais vn bien, qu'après vn mal ne suyue,  
Qui le bien et le mal voudra bien compasser  
Avoura le malheur de beaucoup surpasser  
Le bonheur des humains, leur plaisir, leur liesse,  
Et leur bien n'estre rien auprès de leur tristesse;  
Bref, de tout temps le monde estre au mal endurci  
Et comblé de malheur, de peine et de soucy.

O monde malheureux, ô monde qui merite  
D'estre eternellement ploré par Heraclite;  
O monde malheureux, s'ainsi est que le ciel  
Si prodigalement expand sur nous son fiel,  
Le dirois volontiers, voyant, las! nostre vie  
Estre à tant de trauaux et d'ennuys asseruie  
Le dirois, si n'estoit l'espoir que nous auons,  
Et la certaine foy que tenir nous debuons  
De l'immortalité, qu'il vaudroit mieux ne naistre  
Et ne viure iamais en ce monde que d'estre  
Subiect à tant d'ennuys, de soucis, de trauaux,  
A tant d'afflictions, de peines et de maux.

Mais vn point nous console, vn seul point nous assure :  
C'est que nous esperons vne vie meilleure,  
C'est que nous esperons quelquefois auoir lieu  
Auecqu' les malheureux au saint regne de Dieu,

Si qu'apres cette vie incertaine et mortelle,  
Heureux nous reuiurons d'une vie eternelle ;  
Que par afflictions Dieu exerce les siens,  
Et que ce sont vrayment les armes des chrestiens ;  
Que les afflictions sont le certain passage  
Par lequel nous entrons au celeste heritage.  
Dieu par afflictions veult les siens esprouuer  
Pour fideles en luy et constans les trouver.  
Les afflictions sont les pierres lydiennes  
Où vrayment l'on cognoist toutes vertus chrestiennes ;  
Dieu esprouve par là les siens : il a tenté  
Quelquefois Abraham et sa fidélité ;  
Par les afflictions il a eu cognoissance  
De la bonté de Iob et de sa patience,  
Par les afflictions on peult cognoistre ceux  
Qui sont les plus constans et les plus vertueux.

Mais vos vertus, Prelat, se font assez cognoistre  
Sans que l'aduersité nous les fasse apparoltre :  
Si vous n'estes point franc de tribulation  
Vous n'estes point du tout exempt d'affliction  
Mais elle est (grace à Dieu) legère et peu durable,  
Qui semble toutesfois d'autant moins supportable  
Qu'elle vous vient de ceux que vous avez cheri,  
Et desquels vous deburiez estre en tout favory.  
Car ceux qui vous deburoient aimer comme leur vie  
Ce sont ceux là, Prelat, qui vous portent enuie.

Pensent-ils aveuglés, jaloux du bien d'autrui  
Que leur enuie puisse en rien nuire à celui  
Que tout le monde estime, honore, loue et prise?  
Que nature chérise, que le ciel favorise  
De son mieux, tellement qu'il le semble avoir fait  
En biens et en vertus sur un moule parfait?  
C'est vous, c'est vous, Prelat, duquel en la naissance  
Le ciel a, libéral, employé sa puissance  
Pour nous donner en vous un miroir de bonté,  
De libéralité, d'honneur et d'équité.  
Car on peut les vertus qu'en chacun l'on contemple  
Justement admirer en vous toutes ensemble.  
Vous estes en la cour entre les conseillers  
Tenant le premier rang, vous estes des premiers  
Entre ceux qui au Roy font fidèle service;  
Vous aimez l'équité, vous aimez la justice,  
Vous aimez tout honneur, vous aimez les vertus,  
Vous aimez tous ceux là qui en sont reuestus ;  
Vous aimez le sçavoir, vous avez cognoissance  
De toute gentillesse et de toute science,  
Vous aimez les sçavans, vous estes curieux  
De pousser en avant les hommes studieux.  
Sur tout vous excellez en la philosophie  
Et principalement en la theologie.  
Vous maintenez tousiours, Prelat, et supportez  
Par vostre autorité toutes les libertés  
Et vertueusement defendez la franchise

Et les immunités de la chrestienne eglise;  
Vous ieusnez, vous priez, prompt à vostre debuoir;  
Auecq les bonnes meurs vous ioignez le sçavoir,  
Vous estes debonnaire, et bien fort pitoiable,  
Vous estes gratieux, vous estes charitable,  
Vous avez le cueur franc, vous donnez voluntiers  
Et liberallement aux pauvres escoliers,  
Aux pauvres impotens, aux vefues souffreteuses,  
Aux ieunes orphelins et aux vierges honteuses.

Mais quiconquesouldroit, monseigneur, attenter  
De vos rares vertus par le menu chanter  
Entreprendroit de faire vne chose impossible,  
Entreprendroit de dire vne chose indicible;  
Et c'est, diuin Prelat, c'est la fecondité  
De vos vertus qui faict ceste difficulté,  
Et pour dire le vray, d'icelles l'abundance  
Me rendant indigent, fait mon insuffisance:  
Ainsi suis-ie contrainct en chemin demeurer  
Et tant de rarités seulement admirer,  
Si diray ie pourtant la plus recommandable  
De toutes vos vertus et la plus conuenable,  
Et qui semble plus propre à vostre dignité,  
Selon mon iugement, estre la piété  
Qui véritablement est en vous singulière  
Et sur toutes vertus vous est plus familière.

Certes, deux et trois fois celuy là est heureux  
Qui a l'amour de Dieu tousiours devant les yeux,  
Comme vous, Monseigneur, qui luy faictes service,  
Qui l'aimez et craignez, qui faites vostre office  
Sincerement selon vostre vocation,  
Qui avecq vne bonne et sainte affection  
Donnant, admonestant, faisant à Dieu prière,  
Et bien vivant seruez au monde de lumière :  
Dessus vostre troupeau iour et nuit vous veillez  
En la vigne de Christ tousiours vous trauaillez,  
Et d'en desraciner fort diligent vous este  
Ce qui n'est point planté par le Père celeste ;  
Vous estes diligent à faire profiter  
Son talent et scauez fort bien vous acquitter  
De la charge qu'il a en vostre soing commise.

Je puis dire de vous ce que dit de Moyse,  
De ce grand capitaine et saint prophet hebreu,  
Le sage Salomon : aymant et craignant Dieu  
Et de Dieu bien aymé, aux humains agreable,  
Duquel est la memoire heureuse et honorable ;  
Nostre Dieu en louange aux preux l'a comparé,  
Il l'a grand en terreur des ennemis monstre,  
Il a en sa faueur faict choses admirables,  
Il a rendu partout ses actions louables,  
En presence des Roys il l'a mesme honoré,  
Au peuple il a par luy son vouloir déclaré,

En debonnaireté il l'a sacré pour estre  
Dessus tous le plus grand et premier apparoistre,  
Nostre Dieu l'a esleu entre tous les humains,  
Nostre Dieu a commis son peuple entre ses mains,  
Il a voulu par luy sa voix estre annoncée  
Et par luy sa parolle au peuple estre preschée.

Ainsi nostre bon Dieu, Prelat, vous a esleu  
Et entre tant de gens en dignité promeu.  
Or bien qu'il vous ayt mis en ceste prelatüre  
Pour nous administrer la celeste pasture,  
Encores que le ciel et chascun element  
A vos heureux desseins prestent consentement,  
Encores que le Roy mesme les favorise  
De son autorité, que la Royne les prise  
Et loue grandement, que vous soyez aymé  
De toute la noblesse et partout estimé,  
Autour de tant de gens qui si fort vous cherissent,  
Qui vous portent honneur et qui se reiouissent  
De voir croistre vostre heur, deux ou trois seulement  
Se trouvent enuieux sur vostre aduancement,  
Mesme ceux qui deburoient vous rendre tout office,  
Et debuoir d'amitié, d'honneur et de seruice.  
Mais quoy ! diuin Prelat, ainsi qu'on voit la nuict  
Venir après le iour, ainsi que l'ombre suit  
Le corps, et que du feu vient tousiours la fumée,  
Ainsi communement l'enuie enuenimée

Vient après la vertu. Themistocle disoit,  
Estant adolescent, que bien il cognoissoit  
N'auoir encores faict rien digne de memoire  
D'autant que nul n'auoit enuie sur sa gloire.  
Or tout ainsi qu'un feu d'autant qu'il est plus grand,  
D'autant qu'il croist, d'autant moins de fumée il rend;  
Comme on voit le soleil plus petite ombre faire  
Quand il est au plus hault de tout son hemisphère,  
Ainsi quand vostre gloire aura finalement  
Attainct le dernier point de son accroissement,  
Qu'elle sera parfaicte et du tout confirmée,  
Vos enuieux iront, comme on dit, en fumée.

Courage doncq, Prelat, portez vous vertueux  
Comme vous avez faict contre vos enuieux.  
La victoire est à vous : qu'ils grondent, qu'ils fremissent,  
Qu'ils iettent leur venin, que leur rage ils vomissent,  
Fassent ce qu'ils pourront, si luirez vous entre eux  
Ainsi que fait la Lune entre les moindres feux.  
Nous verrons, Dieu aydant, vostre honneur tousiours croistre;  
Nous verrons vos grandeurs et vertus apparostre  
Et reluire partout maugré vos ennemis :  
Car tous les elemens et les destins amis  
Auecq vostre vertu s'opposent à leur rage,  
Vous commandans encor esperer davantage  
De richesses, de bien, de gloire et de bonheur,  
De grandeur, de faueur, de louange et d'honneur.

Cependant il a pleu au Roy et au Saint-Père  
Vous establir Prelat sur Paris et vous faire  
Pasteur d'un grand troupeau, Pasteur aymé de nous  
Comme la chaste espouse ayme son cher espoux :  
Pour ce vostre venue est autant souhaitée  
Que de vos deuanciers la mort est regrettée.  
Depuis que le dernier a ce monde quitté  
Pour reprendre là haut un corps d'éternité,  
Le ciel obliquement a veu la grand'lumière  
Recommencer deux fois sa course coustumièr ;  
Dès lors vostre venue attendant, toutesfois,  
Sans venir vous laissez escouler ces vingt mois  
Dont le cours est si lent que rien qu'ennuys n'apporte  
Tant nous est ennuyeux vostre seiour, de sorte  
Que les nuicts de l'esté sont longues et les iours  
De l'hyuer ne sont point, ce nous semble, plus courts ;  
Ainsi la nuict est longue au soldat quand il gele,  
Pour garder un rampart, assis en sentinelle ;  
Ainsi le iour encor semble long à l'ouurier  
Qui besongne à sa tasche ; ainsi un an entier  
Semble long à celui qui se veoit en tutelle  
Fasché d'estre conduit sous la main maternelle.

Or enfin est venu le iour tant souhaité  
Qui nous a ce bonheur et ce fruit apporté,  
Que nous, vostre troupeau, pouuons veoir vostre entrée  
Si longtemps attendue et longtemps désirée.



O iour vrayment heureux, qui faict que nous voyons  
Ce pasteur bien aymé et sa voix nous oyons !  
Sus, peuple de Paris, que ce iour soit chommable,  
Qu'on en face à iamais vne feste honorable,  
Qu'il soit à l'advenir pour solennel tenu  
En signe qu'à tel iour ce pasteur est venu.  
Voyez, Prelat, comment et en quelle allaigresse  
Le clergé, le senat, le peuple, la noblesse  
Reçoit vostre venue, et voyez quel honneur  
Le peuple de Paris faict à vostre grandeur.  
Que puissiez vous, Prelat, en vostre Saint-Office  
Icy bas longuement à Dieu faire service  
A l'eglise et au roy : que puissiez vous encor  
Passer Crassus en biens et en aage Nestor !

FIN.

AD NICOLAUM ELLAIN ANTONII VALETH

EPIGRAMMA

Næ tuus eximium nil non inspirat Apollo,  
Tam facilem captas in tua vota Deum.  
Vidimus in laudes Bellaï præsulis olim  
Carmina Calliopes luxuriasse tuæ,  
Unde tibi tantum quantum sibi creuit honoris,  
Creuit ad annosos fama trahenda dies.  
Hæc, Elline, tuas resides dedit esse Camænas,  
Vel sublime quod caneretur, erat.  
Ast sacer antistes Gondynus numine plenus,  
Gondynus meritum pontificale ferens,  
Excutit excultos miro modulamine versus  
Esse suos vatum quod putet esse deus.  
Tu gratare tuo, Præsul venerande, Poetæ,  
Omen habet felix cuius ab ore cani.  
Tuque diserte, piis laudes æquare canendo  
Præsulis auspiciis perge, poeta, tui.

---

AD PRÆSVLEM PARISIENSEM FRANCISCI AMBOYSII

EPIGRAMMA

Graia phalanx postquam periuri fraude Sinonis  
Hostili euertit Pergama celsa manu,  
Dux Phrygius tandem Laurentia contigit arva,  
Ereptus mediis fluctibus oceani.  
Lingonica sic tu migrans e sede, penates  
Accedis Præsul magne, Lutetiacos.  
Italiâ vt melior populosa Lutetia, Præsul,  
Dardanium superâs sic pietate ducem.

---

SONNET DU MESME D'AMBOYSE

A L'AUTHEUR

Que tu es fortuné, mon doulx seuère Ellain,  
Que tu es bien heureux, toy dont la bouche ronde  
Distille abundamment vne attique faconde  
Et qui es enrichy d'un esprit plus qu'humain !

**L'admire ton esprit et l'admire ta main  
Qui pousse tes beaux vers çà et là par le monde  
Et faict ta renommée errante et vagabonde  
Redoublant sa carrière aller d'un vol soudain.**

**L'admire celle voix qui ta Pandore enchante,  
L'admire ton poeme et ta rithme coulante  
Non seulement pour estre vn de tes bons amis.**

**L'admire ton scauoir doctement poetique  
L'admire ta doctrine en l'art hippocratique  
Non point pour estre né comme toy dans Paris.**

*Musis sine tempore tempus.*

—

**A MONSIEGNEVR DE PARIS SVR SON NOM AINSI TOURNÉ PIERRE  
DE GONDY : *Per digne de Roy.***

**SONNET**

**Il est oinct qui est Roy, tu es oinct et sacré,  
Buesque, duc et per, tu as ce triple tiltre,  
Oultre ces dignités Paris t'offre la mitre,  
Langres te donne aussi double et noble degré.**

Tu tiens le premier lieu du grand senat pourpré  
Où l'équité florist et le droict s'administre,  
En l'église de Dieu tu sers d'un saint ministre,  
Et France te retient pour un per bien lettré.

Ce n'est pas tout, Prelat, honneur de nostre Eglise,  
Tu dois plus esperer, car ie te prophetise  
Qu'après avoir regi ton fidelle troupeau

( l'en appelle à tesmoing la non ingrate France  
Qui les gens de vertu de plus en plus aduance )  
Rome d'un cardinal t'offrira le chapeau.

LAQUES MOYSSON.



## TABLE

---

Introduction.....	4
Sonnetz. <i>Epistre de G. Gourdry</i> .....	8
<i>Liure premier des Sonnetz</i> .....	15
<i>Livre second</i> .....	45
Discours panegyrique à l'euesque de Paris.....	75
Ad Nicolaum Ellain Ant. Valetii Epigr. ....	88
Ad præsulem Parisiensem F. Amboysii Epigr.....	89
Sonnet du mesme d'Amboyse. ....	89
A monseigneur de Paris. Sonnet, par I. Moysson.....	90

FIN DE LA TABLE. *u*











